MÉMOIRE ET PATRIMOINE DE LES MARCHES

Bulletin N° 23 – mai 2018

Histoire

Les vétérans marcherus de la Révolution et de l'Empire (3e partie)

Témoignage de Marcheru

Figure atypique de la résistance et le maquis espagnol

Intermède patoisant

La batteuse/ La bateuza

Lexique

Le saviez-vous ?

Histoire du village à la loupe

Bibliothèque

Que dire de la bibliothèque ?

Généalogie

Le passage des troupes de l'Infant Dom Philippe

La foudre sur le clocher

Des croyances étonnantes

Actualités

Soldat du régiment d'Infanterie de ligne

ASSOCIATION MÉMOIRE ET PATRIMOINE DE LES MARCHES

Informations/adhésions

L'association « Mémoire et Patrimoine de Les Marches » a été fondée en juin 2006 et s'active depuis lors à réaliser son objectif, à savoir : la sauvegarde, la valorisation et l'étude du patrimoine de la communauté de Les Marches dans toute sa diversité.
Pour information :
Merlet-Dassé Noëlle
Présidente de l'association
06 63 40 49 54
N° d'association : 0732015849
Adhésion :10 euros et 5 euros pour mineurs, étudiants et demandeurs d'emploi.

Rédaction
Le premier numéro de ce périodique est paru en mai 2007.
Sortant deux fois par an, le bulletin « Mémoire et Patrimoine de Les Marches » présente aux lecteurs le travail des différents groupes au sein de l'association, ainsi que des récits en rapport direct avec Les Marches.
Toute personne qui souhaite publier un article dans le bulletin doit soumettre son texte et les illustrations l'accompagnant à la lecture du Comité de lecture.
Les articles parus et opinions exprimées dans ceux-ci n'engagent que leurs auteurs.

Directrice de publication
Noëlle MERLET-DASSÉ
Comité de lecture
Laurent BAL, Jean-Robert DASSÉ, Jeanine DUPOUX-PEYSSON, Marie-Madeleine JOSSEROND, Nadezhda SLAVOVA, Danielle THIABAUD, Gérard VEILLET.

***Conception** : par nos soins*
Dépôt légal BNF : novembre 2015
BNF : N° ISSN : 2491-3278
©Tous droits réservés

***Diffusion :** auprès des commerçants locaux, à l'occasion des manifestations que l'association organise ou auxquelles elle est invitée, auprès des associations touchant au patrimoine et à l'histoire, à la Médiathèque de Chambéry, aux Archives départementales de la Savoie, BNF, AMALIVRE.*

***Impression** : Allo Copy, Chambéry*

Bulletin gratuit

Bonjour à tous,

Vous tenez entre vos mains le bulletin n°23 de notre association, il est réalisé grâce aux auteurs que je remercie vivement, car il n'est pas toujours aisé par exemple de transcrire des documents écrits en vieux français ; retracer la biographie d'un marcheru demande du temps de recherche dans des sources diverses : lectures, collectages ; il faut montrer de l'acharnement pour trouver et scanner des documents anciens ; se remémorer son enfance pour en retrouver des souvenirs marquants, ou encore faire sortir de l'ombre nos soldats marcherus engagés dans les campagnes napoléoniennes.

Merci également aux relecteurs qui par une organisation toujours plus efficace font que nous pouvons vous proposer un bulletin agréable à lire qui vise avant tout à vous informer de la richesse de notre patrimoine dans toute sa diversité, tisse le lien entre générations nous préservant ainsi de l'oubli et au delà tente à démontrer que dans la société actuelle il n'est pas inutile de faire vivre un esprit communautaire.

Comme le dit *Thérèse Delpech - Philosophe (11/02/1948 – 18/01/2012)*
« Une des grandes richesses de la culture est de fournir un socle, la conviction que l'on se situe dans un ensemble où une foule d'ancêtres continue de nous parler, pour autant qu'on veuille les écouter. C'est le contraire de la culture morcelée, de cette idée stupide que la culture est « inutile »...la raison a besoin de sa doublure de rêve, d'imaginaire, le présent de l'humus du passé, la pensée de la sève de la mémoire pour échapper au vertige de l'autosuffisance, de l'orgueil et de l'intolérance »
Appel de l'ombre : Ed. Grasset

Je vous souhaite une bonne lecture
Et vous dis à bientôt

Noëlle MERLET-DASSÉ
Présidente

Lettre ouverte

Madame, Monsieur,

Lors de son Assemblée générale du 20 janvier 2018 notre association a souhaité mener une réflexion à l'élaboration d'une stratégie de sauvegarde et de mise en valeur du site historique du bourg des Marches.

Les Marches a souvent, notamment dans les dernières décennies, été aménagée de manière très fonctionnaliste sans que la préoccupation du patrimoine, bâti ou naturel, n'apparaisse réellement. Ainsi, le patrimoine paraît insuffisamment, voire assez mal perçu, mal mis en valeur. Le patrimoine bâti ou naturel, est à la fois précieux et fragile et chacun doit avoir en tête que les erreurs à son sujet sont complexes à réparer.

Dores et déjà 2 réunions ont permis aux adhérents et habitants du bourg présents, de poser les problématiques, et les orientations pour le centre bourg de Les Marches de demain, en tenant compte de la vitalité sociale, culturelle, économique et de la qualité du patrimoine historique, architectural et paysager, qui font la richesse de notre commune.

Des opportunités ont été évoquées : restaurer sans dénaturer, embellir l'entrée du village, revitaliser le centre bourg, protéger ce site à caractère historique, remettre la nature au cœur du projet, déplacements doux de proximité ou inter hameaux.

Dans les mois qui viennent, nous souhaiterions que la dynamique que nous avons enclenchée se traduise en une ambition commune qui rassemble, au-delà de nous, l'ensemble des acteurs du territoire, avec la possibilité de mettre en place un document de sensibilisation, de références et de recommandations qui tienne compte des spécificités locales et qui serait destiné aux particuliers.

Nous avons la conviction que l'urbanisme ne doit pas être réservé aux spécialistes et que sa complexité peut être partagée avec les habitants.

Et c'est avec plaisir que nous recevrons vos remarques et souhaits par mail ou courrier postal, vous pouvez aussi participer à nos réunions sur le sujet.

Cordialement

Noëlle Merlet-Dassé
Présidente de l'association

Travail au tableau

Emergence d'idées

Sommaire

2. Édito

3. Lettre ouverte

4. Les vétérans marcherus de la Révolution et de l'Empire (3e partie)

12. Une figure atypique de la Résistance et le maquis espagnol

16. La batteuse, La bateuza

25. Histoire du village à la loupe

Le saviez-vous

26. Le passage des troupes militaires de l'Infant Dom Philippe aux Marches

30. La foudre sur le clocher

31. Des croyances étonnantes

32. Lexique patois

37. La bibliothèque - Les livres offerts

38. Actualités

HISTOIRE

LES VÉTÉRANS MARCHERUS DE LA RÉVOLUTION ET DE L'EMPIRE

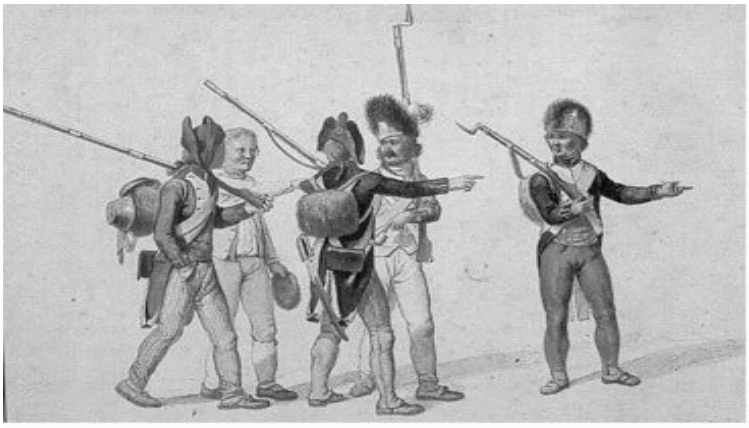
3e partie : **la Patrie en danger**

Doit-on oublier nos héros ?

« ***Tous les héros de l'épopée militaire de la Révolution et de l'Empire n'ont point eu la bonne fortune d'être célébrés par les cent voix de la Renommée. Combien de vaillants guerriers, à chaque période, ont bravé les périls, multiplié les prouesses, versé leur sang, et n'ont point franchi le seuil du temple de Mémoire !*** » **Abbé Cartier, 1944.**

Défense de la Première République

Durant cette période, la République française est menacée par une Europe monarchique coalisée. Son existence, précaire, nécessite de faire la guerre et donc de lever des troupes. Des Marcherus se sont portés volontaires pour combattre au sein du « bataillon du Mont Blanc ».



Bataillon du Mont-Blanc

Parmi les soldats de la première heure, on dénombre parmi les victimes :

- Maurice Droguet, volontaire au 2nd bataillon du Mont Blanc, mort le 8 germinal an II (28 mars 1794) à l'hôpital militaire de Marseille, à l'âge de 28 ans.

- le 10 mars 1795, à l'hospice militaire de Lusignan, **François Carret, volontaire au 1er bataillon du Mont Blanc, 8e compagnie décède alors qu'il n'avait que 23 ans.**

19e brigade

L'histoire des régiments révolutionnaires est assez documentée, ce qui permet de reconstituer le parcours de ces Marcherus. Les sept districts du département du Mont-Blanc fournirent cinq bataillons. Le 1er bataillon de volontaires du Mont-Blanc, formé en janvier 1793 participe à l'armée des Pyrénées Orientales puis à l'armée d'Italie ou armée du midi, le Savoyard Amédée Doppet en devient général. Le 2e bataillon de volontaires du

Mont-Blanc, formé en mars 1793, s'insère dans la 19e demi-brigade de première formation intitulée : « *l'invincible 19e demi-brigade* » qui fait les campagnes de l'an II à l'armée des Alpes et celles de l'an III et de l'an IV à l'armée d'Italie. Au cours de ces campagnes, les Marcherus suivront le général Amédée Doppet ou les généraux Kellerman, d'Ornac, ou encore Dumas. Ils participeront à l'effort militaire qui permit, sur tous les fronts, à la République de repousser l'ennemi hors du territoire national.

Volontaire et spontané jusqu'en 1792, l'engagement se transforme ensuite. L'état de guerre perdurant, le volontariat ne suffisant pas, on en vint en effet au recrutement puis à la conscription. Pour faire face à l'Europe coalisée, la Convention, par le décret du 14 février 1793, institue la "réquisition", c'est-à-dire le service obligatoire pour tous les célibataires de 20 à 25 ans ; cette "*conscription*" fut confirmée sous le Directoire, par la loi du 8 fructidor an VIII (26 août 1799). On retrouve ainsi dans les registres certaines mentions particulières, ainsi apprend-on que Urbain Perceval (né en 1783) « a satisfait aux lois de la conscription » ou encore « Gaspard Carle », conscrit réformé de la classe 1810 ». La conscription devint un système à fournir des soldats largement utilisé par Napoléon lorsque celui-ci, profitant des atermoiements du gouvernement parisien, instaura son pouvoir.

Les compagnies de réserve furent créées par le décret impérial du 24 floréal an XIII (14 mai 1805). Ce décret organisait une compagnie dans chaque département. Ces unités étaient, d'après le décret, particulièrement destinées à fournir la garde des hôtels de préfecture, des archives des départements, des maisons de détention, des dépôts de mendicité, des prisons de police et des prisons criminelles. Ces compagnies furent instituées essentiellement pour donner aux préfets, agents de l'autorité impériale, une force armée qui put remplacer tant l'armée, appelée à mener la guerre à l'extérieur de l'Empire, que la garde nationale.

La compagnie de réserve du mont Blanc, insérée dans la 22e légion, était composée de : 1 capitaine, 1 lieutenant, 1 sergent-major, 2 sergents, 4 caporaux, 1 tambour et 50 soldats. Une escouade était détachée à Termignon pour faire des patrouilles et assurer le passage du Mont-Cenis. Les quatre compagnies de la 22e légion portent l'habit bleu-de-ciel foncé, à collet et parements bleus, revers blancs, boutons jaunes portant le n° 22 au centre, et l'inscription "*Département du Mont-Blanc*" sur le pourtour.

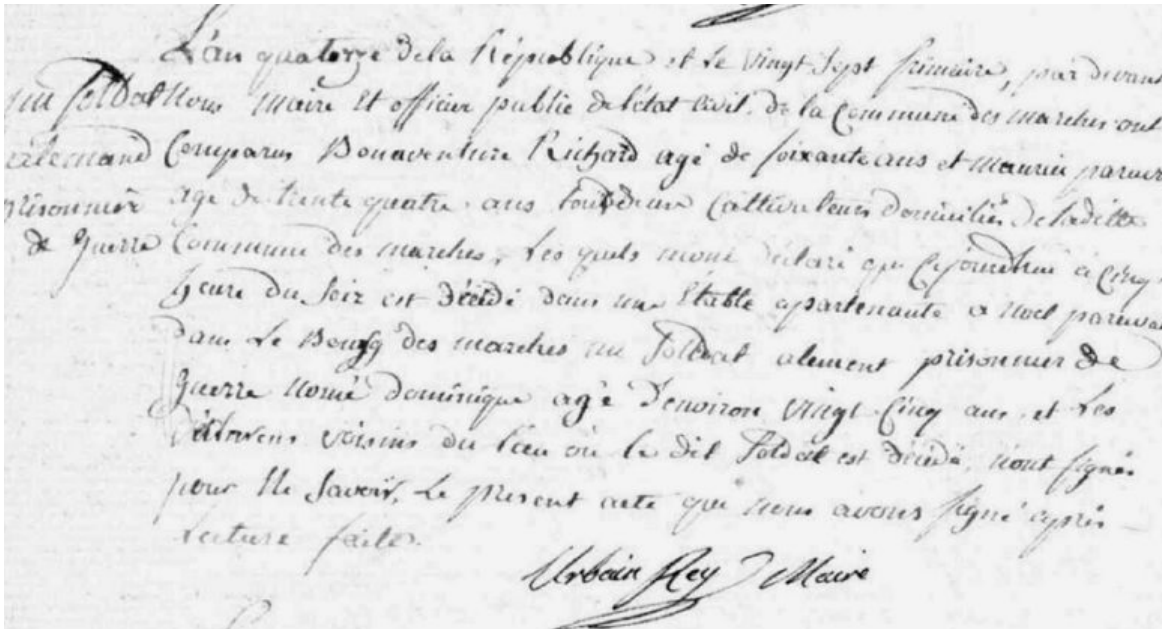
Parmi eux un Marcheru, le conscrit de l'an XI, **Anthelme Perceval**, soldat dans cette compagnie de réserve du département, qui décède le 3 sept 1806 à l'hospice civil de Chambéry à l'âge de 23 ans.
Pendant ce temps, Napoléon infligeait aux armées étrangères de cinglantes défaites et imposait à l'Europe un *imperium* français.

Uniforme que portait le conscrit de l'an XI,
Anthelme Perceval

Le prestige de l'uniforme est à son comble. Antoine Janin né à Chambéry et officier au 14e Régiment de Chasseur à Cheval se marie, en 1799 aux Marches avec une fille du pays.

Un caractère peu connu de ces périodes de victoires françaises, réside

dans la présence aux Marches de prisonniers militaires étrangers. En effet l'Etat-Civil des Marches nous apprend le triste sort de deux d'entre eux : un soldat prisonnier hongrois (ou autrichien selon le curé) décède le 5 décembre 1805 dans une étable à La Violette, il avait « *le cheveu et le sourcil blond* ». Quelques jours plus tard, le 27 frimaire, an XIV de la République (18 décembre 1805), « *Un soldat alement prisonnier de guerre âgé de 25 ans* » meurt dans une étable du village, chez Noël Perceval. On imagine leur condition : portant le statut de prisonnier, travaillant sans doute à la rude, logeant avec les bêtes, subissant les rigueurs de l'hiver et sans doute aussi celles de la population.



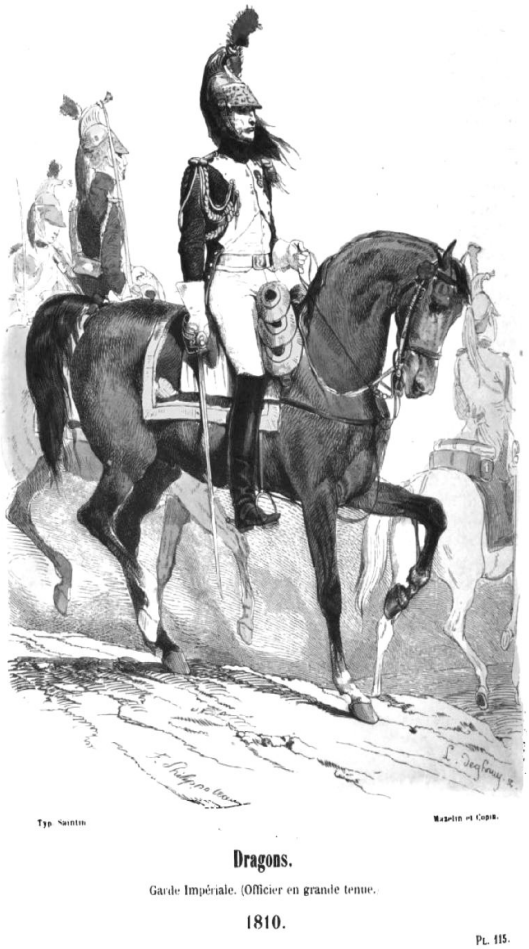
Déclaration Urbain Rey

A l'inverse on ne connaît pas exactement le nombre de Marcherus partis aux armées (entre 72 et 90?). Si au début de l'Empire, peu de pertes humaines furent constatées, il en fut tout autre à partir de 1807, avec la très difficile campagne d'hiver contre les Russes en Prusse orientale (bataille d'Eylau).

Sur ce front continental, des Marcherus versent leur sang : **Bonnaventure Pégaz,** du 26 R.I. de ligne (né le 23/03/88), meurt le 30 août 1807 à Strasbourg. Puis **Jean Rubeaud** participant à la campagne de libération de la Pologne au 20e Régiment d'infanterie légère (2e bataillon, 7e compagnie) meurt le 29 septembre 1807 à l'hôpital d'Elbing en Pologne, après 20 jours de convalescence.

En 1808, débute ensuite la ruineuse et désastreuse guerre d'Espagne qui dévorera les meilleurs éléments des armées napoléoniennes ; à partir de 1808, les citadins et surtout les paysans considèrent la conscription comme un fléau en raison de son coût de plus en plus élevé en vies humaines. Sur le front ibérique décède **François Gamen**, mort le 18 août 1808 à Madrid (né le 12/12/1788), fusilier au 26e régiment de ligne (1e Cie, 4e bataillon), ce régiment avait aussi combattu au Portugal.

La Guerre d'Espagne, pratiquement oubliée des mémoires fut une des premières « *sales guerres* » de la période contemporaine. Bien que victorieuses sur le plan strictement militaire, les troupes françaises font face à un acharnement et un harcèlement quotidien d'une nation espagnole fanatisée. La résistance populaire engendra l'invention de la tactique de la « *guérilla* » à laquelle l'armée napoléonienne n'était pas préparée. Les rares témoignages de grognards ou de civils révèlent dans « ce *pays de l'enfer et de l'aridité* » le cercle vicieux d'une barbarie sans fin et sans limite morale qui a dévasté l'Espagne et décimé les troupes françaises. Dans ce bourbier, ce cauchemar de l'histoire, furent emportés de nombreux Marcherus :



Dragon impérial

Le 24 avril 1810, **Jean Perceval** soldat au 12e régiment de dragon, 5e compagnie, 1er escadron, périssait à Loza, à 10 heures du matin, il avait 26 ans.

On ne connaît pas la date d'incorporation de Jean Perceval, mais le 12e dragon avait combattu victorieusement le 8 octobre 1805 contre les Autrichiens à Wertingen, à Ulm, avait participé à la victoire d'Austerlitz, à la bataille d'Iéna en 1806, à Eylau et à Heilsberg en 1807. Après l'armistice de Tilsitt (le 24 juin 1807), le régiment est dirigé vers l'Espagne, où il combat de 1808 à 1813 au sein de la brigade Maupetit. Il participe au siège de Madrid qui tombe le 20 juillet, puis combat à Burgos le 7 novembre 1808. Il se distingue lors des combats de Medeline, puis Almonacid où il charge à la baïonnette le 11 août. Il est remarqué par ses charges tout particulièrement à Ocana le 19 novembre 1809. Il participe à la conquête de l'Andalousie en 1810, combat à Huescar, à Malaga en 1812 puis à Vitoria en 1813.

On dénombre encore :

- Martin Bonaventure, né 25/09/1790, chasseur 23 RIL, mort le 21 mars 1812 à Zamora, de même

- le 5 avril 1812 : **Pierre Colomb** voltigeur au 23e régiment d'infanterie 8e bataillon, après de nombreux combats en Espagne et autour de Barcelone, meurt à l'hôpital de Zamora.

- Noël Collomb (né le 20 août 1790 ?), tambour, 1er régiment d'infanterie légère 4e bat, 3e Cie, mort le premier février 1811 à « figuerol », ayant sans doute combattu en Italie puis en Espagne.

- George Bal (4 juin 1789) 22 ans, chasseur 3e Compagnie 1er bat 3e RI légère, mort le 15 juillet 1811 à l'hôpital de Perpignan. Le régiment avait fait les campagnes d'Autriche (Wagram), puis de Catalogne.

Les trois dernières années sont marquées par la terrible **campagne de Russie** (1812) et l'écroulement de l'Empire (1813 et 1814) avec les opérations militaires d'Allemagne et de France. Les Marcherus sont envoyés combattre sur tous les fronts de l'Europe : Le 1er mai 1812 : **Claude Provençal** fusilier de la 1e compagnie, 5e bataillon du 106e régiment de ligne, mourait à l'hôpital Saint-Esprit de Vérone.

"Voltigeurs"
http://frederic.berjaud.free.fr/leleger.htm

De nombreux jeunes furent levés pour les besoins des dernières batailles de Napoléon. Le régime, aux abois, embourbé en Espagne et lancé dans une campagne de Russie hasardeuse, fait appel à la conscription dans des proportions jamais vues jusque-là : du 1er sept 1812 au 20 novembre 1813 : 1 527 000 hommes furent mobilisés.

La Campagne de Russie, même si nous n'en avons pas la preuve, emporta sans doute aussi des Marcherus. Les carnets du capitaine Coignet sont une riche source d'informations. Arrivés en Russie pendant une vague de chaleur et de sécheresse, les soldats durent ensuite affronter la pluie et la boue dans un pays sans route. L'hiver fut extrêmement précoce et rigoureux. Dès le 12 octobre, les soldats sont dans la neige puis subissent une vague de froid terrible, il fait alors -40°C. Les soldats sont épuisés, malades et subissent aussi le harcèlement des Cosaques et du général Koutouzov dans une guerre d'usure terrible sans limite de sauvagerie. Sur 680 000 hommes de toutes nations, partis à l'assaut de Moscou, seuls 50 000 rentreront. La «Grande Armée» fut détruite à 95%.

Les dernières années sont une vraie hémorragie pour le village : la jeunesse est envoyée en Italie, Espagne, sur les combats de l'Est. Ne possédant qu'une marmite pour 900, marchant 12 lieues par jours avec des sacs arrachant les épaules, torturés par la faim et la soif, ils sont envoyés affronter sans trop d'expérience militaire des soldats aguerris luttant pour leur indépendance. Ils avaient entre 18 et 20 ans entre 1812 et 1814. On trouve aussi des Savoyards « volontaires » de 12 ou 14 ans. Certains sont enrôlés par « anticipation » avant même d'avoir 20 ans comme Claude Bal et Claude Ravier, tous deux incorporés au 42e régiment d'infanterie de ligne régiment actif en Italie, en Espagne et en Allemagne (bataille de Bautzen et Lutzen). **Claude Bal**, meurt le 18mai 1814 de la gangrène à la jambe, hôpital de Pavie, **Claude Ravier** meurt à l'hôpital de Venise le 11 janvier 1814. En Italie décèdent aussi **Joseph Vallier, Perceval Joseph** (mort le 5 décembre 1812 à Udine, 106 R. de ligne, ulcère gangreneux), **Casset Denis** (106 R.I., mort le 3 septembre 1813 à Udine). **Perceval Césard** carabinier 23 R.I. meurt à Bayonne le 30 mai 1813.

Durant la campagne d'Allemagne puis la campagne de France :
-**Magnin Joseph** (né le 4/08/91), meurt en juillet 1813 à Dresde 145e R. de ligne 4B 3e Cie.
-**Cartier Laurent**, (né 17/08/1792) voltigeur au 101e, meurt le 9 janvier1814 à Mayence

Soldat régiment d'infanterie de ligne

On trouve encore dans les archives militaires le décès de **Pierre Maurin** (à l'hôpital de Turin), celui de **Perceval Jean-Baptiste**, tué le 12 mai 1813, **Claude Maurin, Georges Maurin,** « morts aux armées françaises ».

L'histoire forme des destins décousus, ainsi celui de Joseph Droguet, mobilisé en avril 1812 pour rejoindre le 106e Régiment d'infanterie, puis envoyé au 6e de ligne en novembre1812. Suite à la bataille de Leipzig du 19 oct1813 son « sort est incertain », il parvient à rejoindre les rangs puis est licencié en 1814 à la chute de Napoléon. De retour au pays il est rappelé par décret impérial le 17 avril 1815, date à laquelle, revenant d'exil Napoléon 1er s'installe au palais de l'Élysée. **Joseph Droguet** repartit au front, peut-être combattit-il à Waterloo. Il est « présumé mort aux Armées Françaises ».

Pour les années 1813 et 1814 on trouve aux archives de nombreux Savoyards morts prisonniers en Europe centrale.

LA DERNIERE BATAILLE DES MARCHES

Les défaites de la Bérézina ou de Waterloo sont connues du monde entier. Mais derrière ces grandes batailles s'en cachent d'autres comme celle de la dernière bataille des Marches. De nombreux auteurs ont relaté les derniers combats français sur le sol savoyard, Albin GRAS de la société de statistique de l'Isère, le commandant Juster, ou encore les dauphinois Felix Ferrand et Xavier Roux.

Le reflux français entraîne sur tout le continent l'avancée et les progrès spectaculaires des armées ennemies. En Savoie, les Austro-Sardes forment un raz-de-marée qui submerge les Alpes et Genève. Le général Autrichien Bubna prend Chambéry le 20 janvier 1814. Face à l'avancée des Autrichiens, le général Français Marchand organise tant bien que mal une ligne de défense qui s'appuie sur fort Barraux, il espère ainsi leur couper la route de Grenoble. Le 22 janvier le général Marchand se rend aux Marches et écrit : « *nous devions aujourd'hui faire une tentative pour entrer dans Montmeillan, et pour faire diversion, je me suis rendu ce matin au château des Marches avec un fort détachement mais le maire des Marches m'a fait part qu'il y avait à Montmeillan, quatre cents hommes et deux pièces de canon* ». « *Mon mouvement sur les Marches a donné de l'ombrage à l'ennemi, Il a, de suite, fait partir toutes ses troupes de Chambéry, en n'y laissant que trois cents hommes, pour venir prendre position aux Marches* ».

En conséquence Marchand recule au sud et ce sont les Autrichiens, qui le 26, s'installent aux Marches « *solidement* ». Le 6 février, buttant sur les défenses de Barraux, ils envahissent et pillent Chapareillan. Ils s'introduisaient « *dans les maisons écartées, du côté des Marches et dans un hameau composé d'une trentaine de maisons, où ils exigeaient de force et à discrétion tout ce qui*

pouvait leur convenir ». Finalement le 12 février, les Autrichiens évacuent les Marches. La contre-offensive française les fait refouler sur Genève grâce aux généraux français Marchand et Dessaix.

Mais la nation française épuisée est impuissante face au retour des Autrichiens fin mars. Cette fois-ci l'avancée est brutale et sanglante. Les 3 et 4 avril 1814, un officier et un militaire autrichien sont tués aux Marches. Ils entrent à Grenoble le 19 avril.

Les « *Cosaques* » sont utilisés pour terroriser les populations. Dans la plupart des villages l'ennemi réquisitionne fourrage et victuailles, loge chez l'habitant puis évacue la province en mai, suite au traité de Paris.

L'épisode des Cent jours et le retour de Napoléon au pouvoir, entraîne une nouvelle invasion : depuis l'Italie 50 000 Autrichiens du général Frimont passent en Maurienne, fin juin 1815, ils sont à Aiguebelle et sur les hauteurs d'Aiton, avant d'entrer à Chambéry le 3 juillet, ils prennent Grenoble le 9 juillet et fort Barraux fait soumission le 15 août.

La Savoie sera sévèrement occupée jusqu'en novembre 1815 et devra fournir impôt, viande, pain, foin, bois sel, sous la menace du pillage des troupes « *croates* ». Cela représentait 60 000 hommes à nourrir et supporter. Après les rigueurs de la guerre et de l'occupation, les Savoyards et les Marcherus connaîtront les rigueurs de l'hiver 1815-1816, où il neigea d'octobre à mars, les récoltes furent appauvries et les vendanges détruites. Durant l'été 1817, les marchés sont vides, les gens mangeaient de l'herbe, de la résine de mélèze ou de sapin. Le retour à la normale n'interviendra qu'en 1820.

Les forces autrichiennes

Uniforme des généraux autrichiens

Parmi les forces autrichiennes se trouvait le **Maréchal de Bellegarde**, un des hommes de guerre les plus distingués de son époque. Né à Dresde en 1756, il avait fait la campagne de 1793 contre la France, le siège de Valenciennes et Maubeuge. Membre du conseil de l'archiduc Charles

d'Autriche, il est en 1796 élevé au grade de Feld Maréchal lieutenant. C'est lui qui en 1797 conclut l'armistice avec Bonaparte avant de prendre en 1800 le commandement de l'armée autrichienne d'Italie. En 1805 il est à la tête du département de la guerre et commandant général des états vénitiens, en 1806 Feld maréchal et gouverneur civil et militaire des Galicie orientale et occidentale. En 1809, il fait la campagne de Wagram et combat le maréchal Davout. En 1813 il préside le conseil de guerre et mène les armées en Italie contre le prince Eugène. Gouverneur général des provinces autrichiennes à Milan, il gouverne la Lombardie.

Cet homme n'était autre que le frère du seigneur des Marches (mari légitime d'Adèle de Bellegarde, descendant de la lignée de Bellegarde et qui avait dû fuir la Savoie et son Château des Marches lorsque les Français étaient arrivés en 1792). En 1816, après cet effroyable tumulte qui ensanglanta toute l'Europe, il se retira pour vivre comme simple particulier à Paris.

Sur les 72 Marcherus partis combattre, 27 ne sont jamais revenus, tombés les uns après les autres, au fin fond de l'Italie, de l'aride Espagne ou dans les glaces de la Bérézina :

Maurice Droguet
François Carret
Anthelme Perceval
Jean Perceval
Pierre Colomb
Claude Provençal
Claude Bal
Casset Denis
Droguet joseph
Claude Maurin
Georges Maurin
Pierre Maurin
Claude Ravier
Joseph Vallier

Jean Rubeaud
Perceval Joseph
Gamen François
Martin Bonaventure
Noël Collomb
Cartier Laurent
George Bal
Jean Cartier
François Droguet
Magnin Joseph
Perceval Jean-Baptiste
Bonnaventure Pégaz
Perceval Césard

A la dernière bataille, perdue par la France, une nuée de vautours est venu effacer, dans une ombre gigantesque toutes les grandes idées que le peuple avait écrites de son sang. Les anciens militaires furent ostracisés et l'oubli des morts planifié. Ces morts ne connurent aucune cérémonie, pas même une messe. Cet oubli volontaire et politique plongea les martyrs marcherus dans le néant… Le temps aidant ils furent oubliés même par leur propre famille, par leur village et ses représentants.
Nous sommes aujourd'hui, grâce à l'Histoire, en mesure de laver l'outrage et de donner à ces enfants du pays les honneurs et l'hommage du village. Plus qu'une possibilité c'est aussi un devoir.
Dans leur dernier instant de vie, au moment de sombrer, ont-ils repensé à leur famille, à leur lointain village des Marches ? Aujourd'hui une chose est sûre, leur village peut enfin se souvenir d'eux.

Ghislain GARLATTI

Témoignage d'un Marcheru

UNE FIGURE ATYPIQUE DE LA RESISTANCE ET LE MAQUIS ESPAGNOL

J'ai lu quelques bribes sur un maquis d'espagnols aux Marches durant la guerre de 39-45. Intrigué, j'entame quelques recherches : il apparaît que la chose a bel et bien existé. Peu de personnes du village en ont eu connaissance. Pourtant, les bâtiments abritant ces 'rebelles' ne sont pas dissimulés. Ils se situent au bord de la RN 90, au lieu-dit Champlong, de part et d'autre de cet axe routier fréquemment emprunté par les troupes de la Wehrmacht.
Un des initiateurs de ce maquis est un sacré bonhomme, Eugène Chapelard. Souvent qualifié de « spécial », cet homme d'une forte personnalité a pris de gros risques en participant à la lutte contre l'occupant.
Ce maquis de républicains utilisait cet endroit comme base arrière, d'hébergement et de repos, le lieu pouvant par moment compter une centaine d'hommes.

Qui est 'Gène' Chapelard ?

Fils d'un couple d'instituteurs, il voit le jour à La Bridoire le 13 juillet 1895, lieu où enseignent ses parents. Il est l'aîné de la fratrie, le deuxième enfant, c'est Marie-Joséphine, née le 26 juillet à Montsapey et le cadet, Charles-Joseph, est né le 14 novembre à Gerbaix. Tous trois reçoivent un bon enseignement. D'ailleurs lors de l'appel sous les drapeaux Eugène est étudiant, ce qui à l'époque, n'est pas commun. Il suit des cours à l'école publique d'agriculture d'Écully dans le Rhône. Malheureusement, la guerre de 14/18 stoppe son projet de devenir ingénieur agronome.

Eugène a combattu vaillamment pendant cette guerre, comme l'attestent ses documents militaires :

EXTRAIT DE SA FICHE MATRICULE MILITAIRE N° 1927

Il entre au service militaire à Lyon au 17ème Régiment d'Infanterie comme soldat de 2ème classe le 15 décembre 1914.

Il est nommé caporal le 22 janvier 1916.

Le 24 juillet 1916, il devient sergent, ensuite aspirant, le 21 avril 1918.

Décoration, Croix de Guerre Étoile en bronze
Citation à l'ordre du Régiment n° 397 du 25 janvier 1919

« Jeune sous-officier d'un courage et d'un dévouement à toute épreuve, s'est particulièrement distingué aux combats de Verdun 1916, du Mort Homme et de Maison de Champagne 1917**,** et comme chef de section de mitrailleuses. Il a contribué par ses feux et l'emploi judicieux de ses pièces à repousser toutes les attaques ennemies. »

Il est mis en congé de démobilisation, qui sera définitive le 18 septembre 1919.

Le 21 août 1919 nommé sous-lieutenant de Réserve, publié au Journal Officiel.

Le 16 février 1940, il est détaché comme contrôleur de la main-d'œuvre agricole de la Savoie, renouvelé en juillet 1940.

Fin de la guerre 14-18

Eugène ressort de la grande guerre éprouvé, comme beaucoup de poilus, la réadaptation à la vie civile n'est pas facile, et des questions philosophiques se posent à lui. Cela peut expliquer son célibat et un manque de confiance dans le genre humain.

Eugène devient cultivateur dans la ferme des Marches. Sa sœur, qu'il appelait avec déférence « *Mad... moiselle ... ... Maarie* ! » assure l'intendance. Le père restera auprès d'eux, jusqu'à sa mort en décembre 1952. Son neveu René Chapelard le définit en ces mots : *« Mon oncle est un « anti-tout », un libertaire en quelque sorte.*».

Après l'armistice de 1940

Sa fonction de contrôleur de la main-d'œuvre agricole le rapproche certainement du milieu résistant. Il rencontre à Chambéry Gabriel Bariolade, qui est un responsable, entre autres, des réfugiés espagnols, nombreux dans la région à cette époque. Celui-ci est en contact avec un certain « Nieto » représentant des réfugiés ibériques dans le sud-est de la France. C'est ainsi que près d'une centaine fut accueillie et répartie pour moitié entre la Savoie et l'Isère.

Les Italiens sont encore en Savoie lorsqu'il intègre la Résistance, le 1er janvier 1943. Il est rattaché au 1er secteur de l'AS de Savoie.

En collaboration avec Gabriel Bariolade, il organise un poste de commandement (PC) aux Marches avec un « Groupe Franc », composé essentiellement de républicains espagnols réfugiés qui exécutent des actions de sabotage. Pour cela, les armes et explosifs ainsi que les faux papiers leurs sont fournis. Le lieu sert également de refuge pour les personnes de passage.

La ferme Chapelard est le lieu où se prennent les repas, préparés par « Mademoiselle Marie » grâce en partie à des tickets de rationnement frauduleux.
La partie située presque en face (côté ferme de Champlong actuellement) est le lieu de couchage.

Jacqueline Nastchokine née Pernet nous explique que l'ensemble des bâtiments est vaste et inoccupé, il y a plusieurs propriétaires dont les familles Pernet et Chapelard. Cet ensemble de bâtiments est parfait pour abriter tous ces proscrits.

Début février 1944, une vingtaine de ces espagnols partent combattre aux Glières.

Perquisitions

René Chapelard nous dit : *« Peut-être dénoncé par un « traitre », la milice et les allemands sont venus à la ferme (1er semestre 1944). Lors de cette descente, les miliciens se comportent en voyous, volant au passage divers objets. Ces Vichystes veulent embarquer Eugène, qui ne doit finalement son salut qu'à l'officier allemand présent qui respecte en lui un combattant de 14-18 ».*

Jean Dardier (père) nous dit : *« Les boches ont perquisitionné chez Chapelard deux fois. Au cours d'une des perquisitions, Claude Martin, un voisin passant par-là, une fourche à la main, se met à charger un soldat, l'empoigne solidement, le secoue en lui criant : « Tapez seulement, Staline vous arrangera ! ».*

Pour désamorcer l'affaire, Chapelard fait passer Martin pour fou, et il est envoyé à l'hôpital psychiatrique de Bassens. *« Quelques jours plus tard, mon copain Dédé Garet, neveu de Martin, me demande de l'accompagner à Bassens pour aller voir son oncle. Là, les infirmiers nous font signe, le doigt sur la bouche, de ne pas trop parler. Finalement, il rentre avec nous aux Marches ».*

« Lors de la deuxième venue des frisous, alors qu'ils fouillent la ferme, le père Chapelard Charles Eugène récupère au nez et à la barbe des perquisiteurs, des explosifs stockés dans la cave. Il les transporte, dissimulés sous des pommes de terre germées, à l'aide de sa brouette et les cache dans le fumier.»

Chaque fois, les bâtiments situés de l'autre côté de la Nationale, sont fouillés, ce qui tend à prouver que les inquisiteurs sont bien renseignés. Aux dires des voisins, on voit Eugène plaqué contre le mur, menacé par armes, peut-être pour lui faire peur afin qu'il parle ?

Été 1944

Vers la fin août, c'est la Libération de notre canton, la vie reprend son cours normal. Eugène participe à la réinstallation de l'ancien maire Maurice Bouvier et du conseil municipal en remplacement de la Délégation spéciale mise en place par les autorités de Vichy. Cette cérémonie a lieu probablement le dimanche 27 août 1944. Des photos sont prises, peut-être par Jeanne Laydevant épouse Janin.

Le cortège se dirige vers le monument aux morts
1 – Chalamel, 2 – Bouvier, 3 - Chabert,
4 – Maurin, 5 - Chapelard

Le cortège en tête duquel, gerbe de fleurs en main, on trouve Raymond Chalamel, chef des résistants AS des Marches, Maurice Bouvier le maire, Alexis Chabert, Alexis Maurin. Le défilé qui part de

l'ancienne Mairie-École, se dirige ensuite vers le monument aux Morts (ancien emplacement, sur la place), devant lequel l'ensemble des FFI marcherus se figent dans un garde-à-vous presque parfait. Des discours sont prononcés à l'ombre des marronniers et sous le drapeau national. Jacques Paoli, haut responsable dans la Résistance, prononce une diatribe, en particulier contre le curé, l'accusant d'être un pétainiste relayant en chaire les idées de Vichy[1] [2].

Eugène Chapelard quitte ses fonctions dans la Résistance le 20 septembre 1944 au moment où les FFI sont amalgamés pour reformer l'armée régulière. Il reprend alors sa vie de simple paysan.

Après-guerre : une vie de paysan ordinaire

Un homme engagé

On peut, les soirs d'élections, rencontrer Gène à la mairie pour le dépouillement. Ensuite, il se rend au café « chez la Louise » commenter les résultats. Finalement il se dispute avec tous les clients et rentre chez lui. On ne le revoit plus au village, jusqu'à la consultation suivante.
Lors de la campagne des élections de 1945, un colleur d'affiches gaulliste se voit contrarié dans son action par deux individus au bord de la RN 90. L'un est Eugène Chapelard et l'autre Jean Dardier (père). Tous deux pensent différemment du colleur. Leur avis est *« qu'un bon militaire ne fait pas un bon politique et peut vite devenir un dictateur ! »*.

Pour s'opposer au placardage, Jean Dardier (père) arrache les affiches fraîchement collées. Le gaulliste revient et avant qu'il ne s'en prenne à Jean, Eugène sort son fusil et dit : *« Jean, tire-toi de devant ! »*. Le colleur ainsi menacé part sans demander son reste. Méthode expéditive peut-être, mais dans le contexte de l'époque, à la sortie de la guerre, les rouges tentent de défendre leurs convictions, comme tout au long de la résistance.

Un homme novateur

Il a gardé de ses études un goût pour l'innovation, plantant par exemple des pommes de terre de forme allongées qu'il appelle « quenelle » (très peu utilisées à l'époque, en fait, une variété de « ratte ») ou alors tente une expérience de gavage d'oies, méthode inconnue à l'époque dans notre région.

1 : D'après le récit d'un témoin recueilli par l'auteur

2* Les attitudes individuelles de ceux qui ont vécu cette période sombre ont été diverses et chacun pourrait trouver des exemples à l'appui de ses convictions.
Le conseiller ecclésiastique du gouvernement provisoire a publié son témoignage : André Latreille, De Gaule, la Libération et l'Église catholique, Éditions du Cerf, 1978.
Ouvrage dont on peut lire un compte-rendu issu la même année de la Revue d'histoire moderne et contemporaine et disponible en ligne.
https://www.persee.fr/doc/rhmc_0048-8003_1978_num_25_4_1044_t1_0667_0000_2Sur la question des rapports de l'Église et de l'État à la Libération, celui qui fut nommé en 1944

On comprend mieux pourquoi il est qualifié de spécial et d'original, il est vraiment différents des agriculteurs marcherus.

Un homme généreux

Eugène accueille souvent des personnes, en errance ou en perte de repaire, rencontrées au hasard de ses visites à Chambéry. Il propose gîte et couvert en échange de menus travaux. Un espagnol que tout le monde appelle Édouard, arrivé à 14 ans et dont les parents ont disparus, tués ou emprisonnés par Franco, ne sachant où aller, trouve le patron accueillant et reste là quelques années. L'accent d'Edouard est particulier et atypique, on ne peut en définir un terroir quelconque. Il scande et fractionne ces mots et phrases. Transforme les « e » en « eu », les « a » en « aa », ce qui rend ses propos plutôt cocasses.

Cet homme attachant tiendra volontiers et durant toute sa vie conversations avec visiteurs et amis de passage à sa ferme. Concluant immanquablement ses propos avec l'interlocuteur du jour, lui fichant son index pointé dans le ventre pour bien appuyer ses dires, sa fameuse maxime (phonétique) : «*nom deu djeu ! Les gens des Marches so-n-t tous dé cons ! »*, suivie d'une brève interruption … : « *sauf toi é moi ! »*.

Sa vie s'achève le 30 avril 1964 à l'hôpital de Montmélian, à l'âge de 69 ans, dans un quasi anonymat.

Maurice DARDIER

Bibliographie :

DVD-ROM AERI (Association pour des études sur la Résistance intérieure), Conseil Général de la Savoie
La longue marche de la 157ème Division - Christian WYLER

Intermède patoisant

LA BATTEUSE

Le monde rural a connu de très grands changements durant les années 1950-1955, dans les moyens et les façons de travailler, mais aussi dans les mentalités. On peut dire qu'il y a eu très nettement un 'avant' et un 'après' cette période.

- Avant : Seule la traction animale avec le cheval et quelquefois même les bœufs, était utilisée pour transporter les foins, la vendange, le bois et pour tirer la charrue vigneronne ou le brabant lors des labours. Beaucoup de travaux se faisaient encore « à bras », pour piocher, faucher, charger et décharger les chariots. La polyculture était la règle.

- Après : Les engins mécaniques se répandent dans le monde rural. Peu à peu, les tracteurs remplacent la traction animale. Les agriculteurs les plus aisés se modernisent. Ils achètent des moissonneuses-lieuses pour couper les céréales et lier mécaniquement les gerbes. Ils s'équipent de monte-charges pour « poser les foins » dans les fenils. Le travail devient plus rapide et moins pénible. En revanche, le battage du blé continue de se faire uniquement « à la batteuse », comme au début du siècle.

Les entrepreneurs en battage, comme MM. Bocquet ou Bouvier, sillonnaient la commune.
L'installation de la « machine » se faisait dans quelques grosses fermes : « au Château », « chez Rosset », à « Bellegarde », à « Vaucher », « chez Joly ». Là, on battait uniquement « pour » le fermier.

Ailleurs la batteuse s'installait dans des endroits traditionnels : au Bourg, « devant le porche d'entrée » ou près de « chez Bestenti », à Champlong dans la cour de « chez Bizet », à Mûrs « vers chez Billard » ou « chez André ». Les paysans voisins de ces emplacements apportaient leurs récoltes et battaient à tour de rôle.

Batteuse installée devant l'entrée du bourg

L'arrivée et l'installation de la batteuse étaient une fête pour les enfants qui étaient en vacances à cette époque de l'année. Ils la suivaient dans son périple villageois. Ils observaient le savoir-faire de l'entrepreneur, la dextérité du commis qui écartait les gerbes en éventail avant de les pousser dans « l'avaloir », la robustesse des porteurs de sacs. Ils regardaient et commentaient, ils étaient les spectateurs d'un théâtre où les adultes étaient les acteurs.

Les moissonneuses-batteuses connues dans certaines régions depuis de nombreuses années, sont arrivées aux Marches à partir de 1955. Elles se sont imposées petit à petit et ont remplacé les batteuses traditionnelles.

Nous pouvons encore aujourd'hui admirer différentes batteuses au Musée de la ferme de M. Jean-Paul PONCET route du Grésivaudan, aux Marches.

Dans le texte qui suit, de nombreux termes locaux, ont été utilisés délibérément, aussi bien dans le texte patois que dans le texte français. Ils sont placés entre guillemets. Ils témoignent d'une époque où le patois était encore bien présent. On ne parlait plus le Patois ancestral mais on utilisait des mots ou des expressions patoises que l'on francisait.
Ex : On disait « poser un voyage de foin » et non « décharger une charretée de foin », ce qui équivaut à dire en patois : « pozo on viazhe de fè ».
Ex : On ne parlait pas de gerbes de blé mais de « javelles », un terme qui correspond au mot patois: « zhovélè »
Ex : on se sert d'un « goué » pour couper les liens des « javelles » et non d'une serpette.

Les gerbes de blé, les « javelles » chargées dans le champ, étaient entreposées au grenier où où elles « maturaient » au sec, avant d' être battues. Cette pratique permettait d'obtenir un blé de très bonne qualité. La minoterie QUENARD de Chignin, en tirait une excellente farine que le boulanger du village M. Vissoud aimait beaucoup travailler.

LA BATEUZA

La via, djiè l'tè, a la kampania ètè marko pè d'momè d'grou trava ki d'mèdovon biè d'bro. La mékanizachon, djiè lo z-an sinkante ètè po onko biè n- ar'vo tchié no. I faliéve s'bayé la man, pè « pozo-lo fè » chi l'solan, pè « botre a la bateuza o pè v'dèdjié. -
D'vé vo rakonto pè k'vo konprèniéssè biè, la darniéra bateuza k'on n-a fé i Morshè a la fin ou, è mil nou sè sèssante.

Y été a la «farma Rossé», chi la Plasse. L'grou, l'Frédérik, voliéve continuo a « for lo blo », k'mè on fajéve dèvan . I djéve k' lo gran deviévon « maturo » djiè l'épi, i moè on mè, chi l'solan ètrè lo mésson é la bateuza, pè for na bouona far'na.
Mè l'ètè d'ple z-è ple èbéto, shoke an pè trovo d' monde pè v'ni s'èdo : lo z-on travayévon a Shambéri, lo z-otre

LA BATTEUSE

La vie dans le temps, à la campagne était rythmée par des moments de gros travaux qui nécessitaient un grand nombre de bras. La mécanisation, dans les années cinquante n'était pas encore beaucoup arrivée chez nous. Il fallait s'entraider, pour remiser les foins dans les greniers, pour le battage à la batteuse ou pour vendanger.
Je vais vous raconter pour que vous compreniez bien, la dernière batteuse qu'on a fait aux Marches, à la fin août, en mille neuf cent soixante.

C'était à la « Ferme Rosset », sur la Place.
Le chef de famille, Frédéric, voulait continuer à « faire les céréales », comme on faisait avant. Il disait que les grains devaient « maturer » dans leur épi, au moins un mois sur le grenier, entre les moissons et la batteuse, pour obtenir une bonne farine.
Mais, il avait de plus en plus de difficultés, chaque année pour trouver des gens pour venir l'aider : les uns travaillaient à Chambéry, les autres

« s'fachévon vie ». L'a don d'mèdo a mon pore sè d'poviéve v'ni bayé on ko dè man.
D'si éto biè kontè k'on v'nisse me « d'mèdo » é fiar d'rèdre sarviche a n'ome k'noutra fameye èstimove .D'é don éto d'akôr, é y é dinse ke d'me si trovo a «m'édo» a la darniéra bateuza k'on n-a fé i Morshè

vieillissaient. Il a demandé à mon père si je pouvais venir donner un coup de main.
J'ai été très content qu'on vienne me « demander » et fier de rendre service à un homme que notre famille estimait. J'ai donc accepté, et c'est ainsi que je me suis retrouvé à « aider » à la dernière batteuse qu'on ait faite aux Marches !

On n-aviéve de, k'to l'monde doviévon étrè chi plasse d'bouon'eura pè kmèché a botre a sat'eura . S'kè fo kè kôke z-on étiévon zha a diskuto, kan d'si ar'vo djiè la kor avoué on bon kor d'eura d'avanse.
La bateuza, na brova machina «Viarzon», i flan è bouè koleura « vie rozhe », avoué na flopo d'pouli è fér, étè èstalo dépoué la vèye.
L'étè arvo teria pè on grou é klinkan traktèr var. Darié étiévon akapo, na botleuza é na kroué r'morka pè am'no on moué d'artinbal : d' platchio , d'kolè è bouè é on kri spéchal pè b'to lo z-èjin biè n-aplan ; d'groussè bobinè, d'fissélè pè atatchié lè botè d'palya d'bidon d'ouye é d'boétè d'gréssa pé gréché lo z-akse é lo z-ègrenazhe ; é to t-on bataklan d'klo èglézе, d'pinsè , d'martchio, d'masse d' bore d'fér é d'présson. Lo z-éfan koriévon darié, to t'è pioulè : i voliévon vé l'èstalachon « d' la mékanika ».
La bateuza a d'abo éto b'to è plasse,paralélamé a la moraye d'la farma é kalo a plan.
L'kri permètove d'lèvo la pèzante machina pè b'to dozho sok roua lo platchio k'i faliéve
L'traktèr é la botleuza on éto kalo to

Il était convenu, que tout le monde devait être ici de bonne heure, pour commencer à battre à sept heures. Si bien que certains étaient déjà en train de discuter, quand je suis arrivé dans la cour avec un bon quart d'heure d'avance.
La batteuse, une belle machina « Vierzon », aux flancs de bois couleur « vieux rouge », aux nombreuses poulies de métal, était installée depuis la veille.
Elle était arrivée, tirée par un gros et rutilant tracteur vert. Derrière, étaient accrochées, une botteleuse et une petite remorque pour transporter un vrais bric à brac : des plateaux, des cales en bois et un cric spécial pour installer les engins bien Horizontaux ; de grosses bobines, de ficelles pour lier les bottes de paille, des bidons d'huile et des boites de graisse pour graisser Les axes et les engrenages ; et tout un « fourbi » de clés anglaises, de pinces, de marteaux, de masses, de barres de fer et de leviers. Les enfants couraient derrière, en piaulant : ils voulaient voir l'installation « de la mécanique ».
La batteuse a d'abord été mise en place, parallèlement à la muraille de la ferme et calée bien horizontale.
Le cric permettait de soulever la lourde machine pour mettre sous chaque roue les plateaux qu'il fallait.
Le tracteur et la botteleuse ont été calés de la

parié, é biè n-al'nio. I faliéve k'lè
korouè sayésson biè tèdouè p'èm'no, yona
apré l'otre, la bateuza é la botleuza,
sè « seuto » d'lè pouli. Pè po s'manko,
l'ètreprenèr a méme fé martchié lo z-èjin a
vouéde, pèdè on momè, pè vé sè to t-alove
k'm i fo. L'ronflamè régulié, de to
l'èssèble a kontèto, aktèr é spéktatér !

A sat'eura moè sin, l'tractèr è dèmaro avoué
la manivéla . Il pétaradè navouér, mé apré on
momè , i se bétèa « torno rion ». L'Frédérik
a profito d'cho momè « d'sharfazhe »
pè plasso to son monde. Sè biè k'a sat eura
tapan l'trava k'mèchéve-
On devéve, d'abor « botre » on biè grou moé
d'blo, poé n'otre d'avèna pè sh'vo,
é anfin on darnié d'ouarzhe p'lè polaye, lo
kanor é lè z-oué.
Lè korouè étiévon èklyantché, l'vètre
de la bateuza se b'tove a trèblo, a vibro,
é la botleuza a for alo sè grantè z-avoye
d'fér.
L'ple gran t-éfan d' Frédérik été i sonzhon
d'lè zhovélè djiè l'solan. Avoué on n-ovré, l'
pore Duran, i p'kovon lè zhavélè avoué na
trè ,é lè peussovon vé la golèta . Mè,
d'lè r'preniéve voué na trè pè lè b'to
chi l'plantchié d'la bateuza, dèvan le Lili,
l'doujéme éfan d'la fameye. Cho ikè kopove
la fisséla k'atatchiéve shoke zhovéla, avoué on
goué. Poé, d'la man goshe, i rablove
lè zhovélè dèvan « l'ègrenér ». Avoué la dréta,
i rékupérove lè fissélè kopo

même manière, et bien alignés. Il fallait que les
courroies soient bien tendues pour entraîner, l'une
après l'autre, la batteuse et la botteleuse,
sans « sauter » des poulies. Pour ne pas se louper,
l'entrepreneur a même fait tourner les engins à
vide pendant un moment, pour voir si tout allait
comme il faut. Le ronflement régulier, de tout
ensemble a satisfait, acteurs et spectateurs !

A sept heure moins cinq, le tracteur est démarré à
la manivelle. Il pétarade un peu, mais au bout d'un
moment, il se met « à tourner rond ». Frédéric
a profité de ce moment « de chauffe »
pour placer tout son monde. Si bien qu'à sept heures
précises le battage commençait.
On devait, d'abord « battre » un très gros tas
de blé, puis un autre d'avoine pour le cheval,
et enfin, un dernier d'orge pour les poules, les
les canards et les oies.
Les courroies étaient enclenchées, les entrailles
de la batteuse se mettaient à trembler, à vibrer,
et la botteleuse à actionner ses grandes aiguilles
de métal.
L'aîné des enfants de Frédéric, était au sommet
du gerbier, dans le grenier. Avec un ouvrier, le
père Durand, ils piquaient les javelles avec un
trident, et les poussaient vers « le trou ». Moi,
je les reprenais avec un trident pour les mettre
sur le plancher de la batteuse, devant le Lili,
le deuxième garçon de la famille. Celui-ci coupait
la ficelle qui attachait chaque gerbe, avec une
serpette. Puis, de la main gauche, il poussait
les javelles devant « l'engreneur ». Avec la droite,
il récupérait les ficelles coupées

p’nè for, ple tor, na flôta k’on
pèdra darié la pourta d’la granzhe.
L'sarviron to le lon de l’an, a plè dè
chouzè.
L’komi, dèvan « l’avalèr » d’la bateuza
ègarguelyéve lè zhovélè é lè fajéve tombo
dchi lo batèr. A shoke zhovéla avala, la machina
sèblove pin-no, lo ronflamè di traktèr
dev’nivon ple grou. On brouyor d’pisha
montove é èniobleve to, ètrove d’parto,
djiè l'grouè, djiè l’no, dzho la shmiza
mogré l’motchi a karô kè koke z-on
aviévon nouo itor di kou. L’p’kove lo ji,
l’fajéve étarnuo é bossèyé.
Lo battèr avoué leu viramè sè z-aréta
dégrolyévon lo z-épi . L’méklo d’palya, d’gran
é d’piché étè kriblo, s'kouo, soflo djiè l’vètre
d’la machina k’sanpove a por
gran,palya é piché.
L’gran kolove pè dè klapé métalike,
a l’ariére d’la bateuza. Dou z-omo restovon
ikè, é sè z-aréta, yon apré l’otre,
i z-akrotchiévon on sa vouéde dzo on klapé,
p’le rèpli, poé l’èmenove djiè la rézarva
a gran, na piésse d’plan pié, a koke
po d’la bateuza. I s’arvivion d’on « dioble »
pè roulo lo grou sa d’katre vè
o sè kilo, sè lè porto chi l’épale k’mè to
l’monde l’fajéve ayèr.
La palya sortchéve d’la bateuza rangoua p’la
« téta d’sh ‘vo », é tonbove djiè la botleuza.
L’ètreprénèr fajéve atèchon, pè sandjié
a tè, lè bobinè d’« ficéla d'botè »
ki s’dévidévon d’soke flan d’l’èjin.
I vérifiove avoé, k’ lè botè sayésson biè

pour en faire, plus tard, un écheveau qu’on
pendrait derrière la porte de la grange .
Elles serviraient tout au long de l’année, à de
nombreuses utilisations.
Le commis, devant « l’avaloir » de la batteuse,
étalait les gerbes en éventail, et les faisait tomber
sur les battoirs. A chaque gerbe avalée la machine
semblait peiner, les ronflements du tracteur
devenaient plus graves.Un brouillard de poussière
montait et enveloppait tout, pénétrait partout,
dans la bouche, dans le nez, sous la chemise
malgré le mouchoir à carreaux que certains
avaient noué autour de leur cou. Elle piquait les yeux,
elle faisait éternuer et tousser.
Les batteurs par leur rotation continue
égrenaient les épis. Le mélange de paille, de grains
et de balle était criblé, secoué, ventilé dans le ventre
de la machine qui rejetait séparément
grain, paille et balle.
Le grain s’écoulait par des clapets métalliques,
à l’arrière de la batteuse. Deux hommes, étaient
à ce poste, et sans arrêt, l’un après l’autre
ils accrochaient un sac vide sous un clapet,
pour le remplir, puis l’emmenaient dans la réserve
à grain, une pièce de plain-pied, à quelques
pas de la batteuse. Ils utilisaient un « diable »
pour transporter les gros sacs de quatre vingts
ou cent kilos, sans les porter sur le dos, comme tout
le monde le faisait ailleurs.
La paille sortait de la batteuse, vomie par
la « tête de cheval », et tombait dans la botteleuse.
L’entrepreneur faisait attention, pour remplacer,
au bon moment, les bobines de «ficelle de botte»,
qui se dévidaient de chaque côté de l’engin.
Il vérifiait aussi, que les bottes soient bien

saro é biè atatchié. Chlè z-ikè
peusso p'la machina chi on « tobogan »
étiévon r'prèzè, avoué na trè pè dou z-ome
k'lè shardjiévon chi d' sharé.
Djiè l'vètre d'la bateuza on gran van
mékanike soflove fôr pè séparo lo gran di piché
Cho piché, méklo avoué koke ptchioutè solto,
sortchiéve dzho la bateuza pè d'toyô, sourtè
d'toyô d'forniô. L'été r'shanpo djiè
on kouè d'la kora. On kou biè sè, é
brasso avoé d'bét'rove, l'sarvive pè nori
Lè vashe d'la farma

Kin plézi, plo z-éfan d'seuto dèvan
la sortchia di toyô ! d'passo é r'passo è
se fajè fouèto lè plotè é p'ko lo molé !
Kint plèzi d'zhoyé a ki restéra le ple
lontè sè bidjié è résistè a cho supliche !
L'ouvra avanchéve l'bri bayévè a la téta.
Alor, kan t-a di z-eure on n-a fé na pouza,
to l'monde a éto biè kontè d'ple z-ètèdre
moteûr, battèr, é ègrenazhe. To l'monde son
alo i basha. L'éga frésha i kolove
sè z-aréta, é shokon s'è molya é frikchono
l'potè, lo sh'veu é lo bro. On ptchiou kanon
d'blan p'tor l'trava ratakove.

A n-eura d'l'apré mizhor, l'batazhe di blo
été shanvi. Lo z-ovré ,on défé leu motchi
d'kou, s'è son pano l'grouè,on s'kouo
lo z-abi plè d'pisha, on tapo lo
solor pè n'è for tonbo totè lè solto,
k's'éton aglèto dèchi. Aprè on n'otre possazhe
i basha, lè man biè prope, i se
b'tovon a tobla. L'Frédérik été kontè, on n-y

serrées et bien attachées. Celles-ci
poussées par la machine sur un « tobogan »
étaient reprises, avec un trident par deux hommes
qui les chargeaient sur des chariots.
Dans le ventre de la batteuse, un puissant tarare
mécanique soufflait pour séparer le grain de la balle.
Cette balle, mêlée de quelques petits débris,
sortait sous la batteuse et par des tubes semblables à
des tuyaux de poêle. Elle était rejetée dans
un coin de la cour. Une fois, bien sèche, et
mélangée avec des betteraves, elle contribuait à nourrir
Les vaches de la ferme.

Quelle joie, pour les enfants de sauter devant
la sortie du tube ! de passer et de repasser en
se faisant cingler les jambes, et piquer les mollets !
Quel plaisir de jouer à qui restera le plus
longtemps sans bouger en endurant ce supplice !
Le travail avançait, le bruit était entêtant.
aussi, quand à dix heures, on a fait une pause,
tout le monde a été très content de ne plus entendre,
moteur, batteurs, ni engrenages.Tout le monde est
est allé au bassin. L'eau fraîche y coulait
en permanence, et chacun s'est mouillé et frictionné
le visage, les cheveux et les bras. Un petit verre
de blanc plus tard le travail reprenait.

A une heure de l'après midi, le battage du blé
était terminé. Les ouvriers ont dénoué leur mouchoir
de cou, s'en sont essuyé le visage, ont secoué
leurs vêtements poussiéreux, ont tapé leurs
souliers pour en détacher tous les débris,
qui s'étaient collés dessus. Après un nouveau passage
au bassin, les mains bien propres, ils se
mettaient à table. Frédéric était content, on le

vègéve chi son potè.
La maézon étè lorzha, l'vin é la via
mankovon po. Shokon omove biè
l'gouto d'la métra, l'vin blan sè d'lè venie
d' « Piér'Otchié » é l'bon rozhe d'lè
trèye d' « Lè Granzhe Lonzhe »
Le ple vie parlovon dè djiè l'tè, kan
la bateuza martchiévè avoué na lokomobila
I faliévè for atèchon k'lè falouchè
k'sortiévon kok kou d'la shem'no
b'tisson po l'foua à la palya. I s'rap'liévon,
di tè d'la guéra, d'lo privachon é d'lè
rèstrikchon, é k'mè i faliéve étrè malin,
pè katchié on o dou sa d'gran pè po
è n-avé fôta, mé sè s'for atrapo.
Tô omovon biè cho bon momè kan, lo
pié dzho la tobla é l'vètre plè, on porle
di tè k'aviévè éto biè propisse sti-an, di
blo k'aviévè peusso biè dru, k'aviévè po
« varso », d'lo z'épi biè forni é biè pèzan
To chlô k'étiévon itor d'la tobla, éfan o
ptchiou z-éfan d'pa-izan « parlovon
l'méme lèguazhe »

L'batazhe a r'prè l'apré-mizhor pè
botrè l'avèna, poé l'ouarzhe, dou zharbié
biè ple kroué. I restove ple k'doué z-eurè
d'trava . Y è dev'ni ple gué.
Y è n'aviéve méme yon k'fredenove
mogré l' « zon zon » d'lo z-èjin é di niole
d'pisha k'étè parteu, é k'éklarsive
k'd'tè z-è tè, dèssipo pè koke korè d'ére.

I s'èkoradjiévon . « On tin l'bon bou !»
d'jiévon koke z-on. « I k'mèche a chètrè bon ! »

lisait sur son visage.
La maison était généreuse, le vin et la nourriture
n'étaient pas rationnés. Chacun appréciait
la cuisine de la patronne, le vin blanc sec des vignes
de « Pierre Hachée » et le bon rouge des
treilles des « Granges Longues ».
Les plus anciens parlaient d'autrefois, quand
la batteuse était actionnée par une locomobile
Il fallait faire attention que les escarbilles
qui sortaient quelques fois de la cheminée
ne mettent pas le feu à la paille. Ils se rappelaient,
la période de la guerre, des privations et des
restrictions, et combien il fallait être malin,
pour cacher un ou deux sacs de grain pour ne pas
en manquer, mais sans se faire attraper.
Tous appréciaient ce bon moment quand, les
pieds sous la table et le ventre plein, on parle
du temps qui avait été propice cette année, du
blé qui avait poussé bien dense, qui n'avait pas
« versé », des épis bien fournis et bien lourds
Tous ceux qui étaient autour de la table, enfants ou
petits-enfants de paysans « parlaient
le même langage ».

Le battage a repris l'après-midi pour
battre l'avoine, puis l'orge, deux gerbiers
bien plus modestes. Il ne restait plus que deux heures
de travail l'ambiance est devenue plus gaie.
Il y en avait même un qui fredonnait
malgré le ronflement des engins, et du nuage
de poussière qui enveloppait tout, et qui ne
s'éclaircissait que de temps en temps, dissipé par
quelques courants d'air.

Ils s'encourageaient. «On tient le bon bout !»
disaient les uns. « ça commence à sentir bon ! »

d'jévon lo z-otre.
Na darniéra bota d'palya sortchia d'la botleuza, on darnié sa r'mizo djiè la razarv'a gran, é véka tô no z-ovré k'venion onko on kou i basha pè s'd'débaracho d'la pisha é s'débarbolié
To l'monde aviévon biè n-afano l'kanon é méme lo kanon k' sè son bie apré.

Tou k'vo savé s'ke m' réste d'chla zorno, karèta sin k'an apré ? Na granta fiarto d'avè fo on trava d'ome, é d'avè « èdo » a la darniéra bateuza di Morshè.
L'trava p'niblè é la shalèra m'on po biè marko, a la kanpania on n-étè tô abituo a for l'ouvra, méme è plèsolouè p' èdo lo parè. Mé, d'me rapéle chito d'la « téta k'd'é p'ko » i Gran Lé, yeu d'm'étè préssipito pè mando viya chla koféro d'pisha.

disaient les autres
Une dernière botte de paille sortie de la botteleuse, un dernier sac rangé dans la réserve à grain, et voici tous nos ouvriers qui viennent une nouvelle fois, au bassin pour se débarrasser de la poussière et se débarbouiller.
Tout le monde avait bien mérité le verre et même les verres qui se sont bus après.

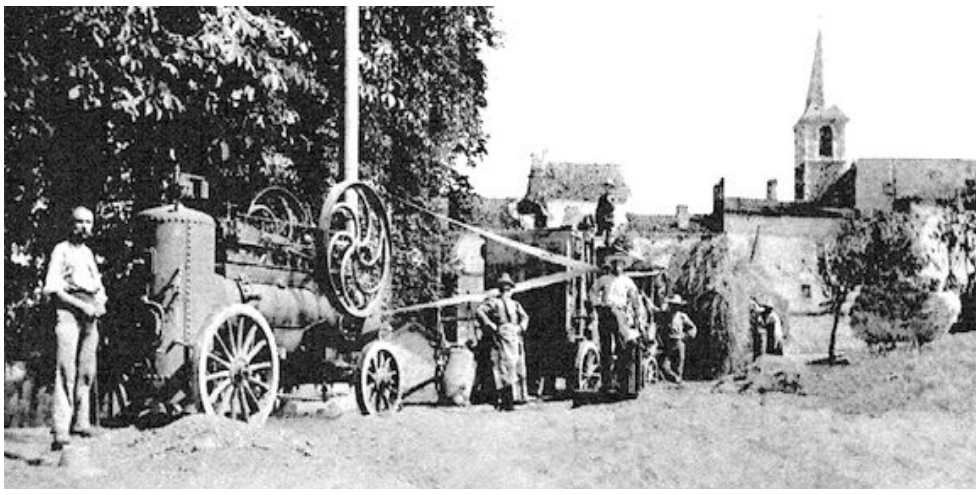
Savez-vous ce qu'il me reste de cette journée quarante cinq ans après ? Une grande fierté d'avoir fait un travail d'homme, et d'avoir « aidé » au dernier battage à la batteuse des Marches.
La pénibilité du travail et la chaleur ne m'ont pas trop marqué, à la campagne on était habitué à travailler, même en plein soleil pour aider les parents. Par contre, je me souviens très bien de « la tête que j'ai piquée », au Grand Lac, où je m'étais précipité pour chasser cette maudite poussière.

Ékri pè Djian DORDZÉ,
l'kinze zhanvié,dou mil di z-ouè,

Korèdjié pè lo patoézan
d'Mémoér é Patrimoéne
d'Lè Morshè

Jean DARDIER
15 Janvier 2018

Corrigé par le groupe patois
de l'association Mémoire et Patrimoine
de Les Marches



Batteuse installée entre "La ferme Rosset" et l'école St Maurice

Que signifient ces mots patois en Français ?

Le guéfion	*La pôche*
1 - ☐La guêpe	1 - ☐La pêche
2 - ☐La cerise	2 - ☐La poche
3 - ☐Le gué	3 - ☐La louche

Quel est le vestige le plus ancien mis au jour sur le territoire de la commune de Les Marches ?

1 - ☐Une pierre à cupules du Néolithique
2 - ☐Un puits domestique alimentant une villa gallo-romaine
3 - ☐Une borne frontalière datant de 1672

A la fin des années 1970, un grand chantier de fouilles archéologiques a eu lieu sur l'emplacement de l'actuelle autoroute A41 aux Marches. Les archéologues ont pu ainsi étudier une vaste habitation gallo-romaine (*villa*). Parmi les vestiges découverts, il y avait les objets « piégés » au fond d'un puits domestique. **Quel vestige, jusqu'alors non attesté pour l'époque gallo-romaine, a été mis au jour pour la première fois aux Marches ?**

1 - ☐Des morceaux de verre 2 - ☐Des noyaux de pêche 3 - ☐Des clous en fer

Réponse aux questions parues dans le n°précédent :
Qui fit construire le bourg de Les Marches ?
Réponse : Amédée V de Savoie dit « le Grand », né en 1249 au château du Bourget
Comment s'appelait le lac de St André au XIV^e^ siècle ?
Réponse : Le lac de Mery
Qui dans la généalogie des Noyel de Bellegarde était-arrière grand-père d'Aurore ?
Réponse : Janus Noyel de Bellegarde (1634-1712),
premier président du Sénat de Savoie, chancelier du roi de Sardaigne

Le saviez-vous ?

Aux dires de certains, à l'époque Sarde sur les hauteurs de St André, en amont du Glandon, ruisseau qui marquait alors la frontière entre France et le royaume Sarde, le surplus d'eau-de-vie sortant de l'alambic situé côté France *passait le gué* grâce à l'habilité et la ruse des contrebandiers ; difficile pour les gabelous et autorités de la douane de remédier à cette pratique…

Danielle THIABAUD

Nos travaux et enquêtes

LE PASSAGE DES TROUPES MILITAIRES DE L'INFANT DOM PHILIPPE AUX MARCHES

Les années 1741-1748 en Europe centrale et occidentale furent marquées par la guerre de succession d'Autriche.

La France de Louis XIV et l'Espagne de Philippe V se retrouvent dans la grande coalition militaire qui se noue contre l'héritière Marie-Thérèse de Habsbourg, soutenue par l'Angleterre et de Russie.

En 1743, le royaume sarde de Charles-Emmanuel III, comprenant le Piémont et la Savoie, prend partie pour l'Autriche, après l'occupation inattendue de la Savoie par l'armée de l'Infant Dom Philippe.

Le 12 septembre 1742, l'Infant Dom Philippe, passe par le Galibier avec dix-huit mille soldats espagnols et s'empare de Montmélian le 19 septembre. Cette armée campe dans les environs, y compris aux Marches. Les localités d'Apremont et de Saint-Baldoph alors sont pillées.

Venant du Piémont, l'armée de Charles-Emmanuel III de Savoie et roi de Sardaigne, oblige les Espagnols à se replier à Barraux et dans d'autres villages – à Saint-Jeoire, à Francin et au château des Marches.

Les mois suivants, les deux armées ennemies prirent leurs quartiers d'hiver – les Espagnols dans le Grésivaudan jusqu'à Chapareillan et dans la plaine des Mortes, les Piémontais, dans les villages savoyards. Finalement, en janvier 1743, Charles-Emmanuel se retire par le col du Mont-Cenis.

Un traité d'alliance perpétuelle est signé à Fontainebleau le 25 octobre 1743 entre la France et l'Espagne.

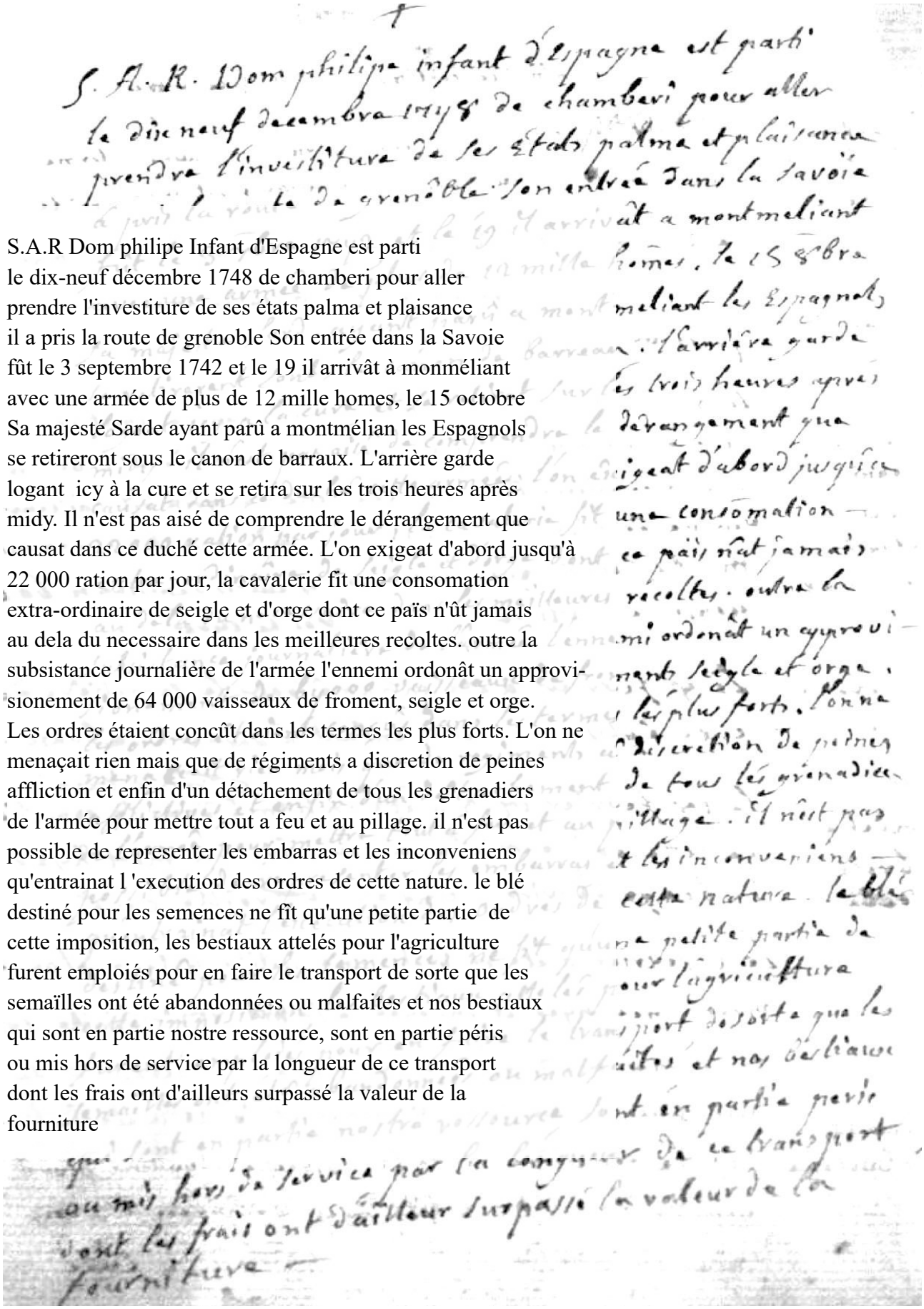
Le 29 octobre 1743, Dom Philippe quitte Grenoble et se rend à Chambéry, avec son armée. C'est le début de l'occupation espagnole qui durera jusqu'au traité d'Aix-la-Chapelle le 18 octobre 1748.

La Savoie a subi une occupation de six années avec des contributions exigées, de lourdes charges et des réquisitions de vivres, de fourrages, de bois, de bétail et de main-d'œuvre.

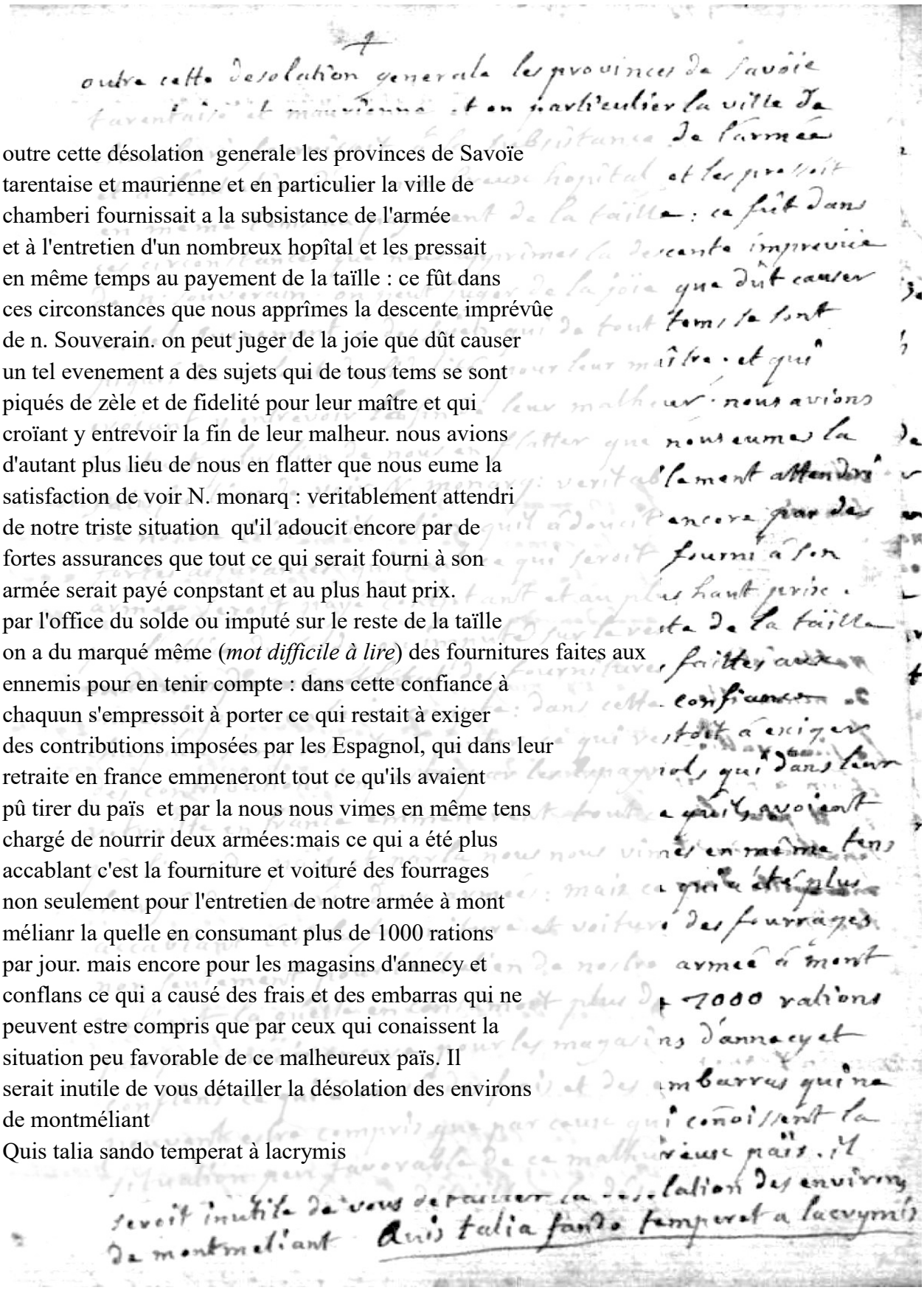
Un document historique, très complet et de témoin oculaire, se trouve dans le registre paroissial des Marches. Il est écrit par Antoine Troïlle, curé du village en 1748.

Marie-Odile LAURENT

Bibliographie :
DEVOS Roger, GROSPERRIN Bernard, *La Savoie, de la Réforme à la Révolution*, Collection « Ouest-France Université », Ed. Ouest-France, 1985.
GARLATTI Ghislain, *Histoire des Marches*, Montmélian, Ed. La Fontaine de Siloé, 2007.
GUIGAZ Emile, *Histoire de Chapareillan et du mandement de Bellecombe*, Ed. Louis Jean, 2008.



S.A.R Dom philipe Infant d'Espagne est parti
le dix-neuf décembre 1748 de chamberi pour aller
prendre l'investiture de ses états palma et plaisance
il a pris la route de grenoble Son entrée dans la Savoie
fût le 3 septembre 1742 et le 19 il arrivât à monméliant
avec une armée de plus de 12 mille homes, le 15 octobre
Sa majesté Sarde ayant parû a montmélian les Espagnols
se retireront sous le canon de barraux. L'arrière garde
logant icy à la cure et se retira sur les trois heures après
midy. Il n'est pas aisé de comprendre le dérangement que
causat dans ce duché cette armée. L'on exigeat d'abord jusqu'à
22 000 ration par jour, la cavalerie fit une consomation
extra-ordinaire de seigle et d'orge dont ce païs n'ût jamais
au dela du necessaire dans les meilleures recoltes. outre la
subsistance journalière de l'armée l'ennemi ordonât un approvi-
sionement de 64 000 vaisseaux de froment, seigle et orge.
Les ordres étaient concût dans les termes les plus forts. L'on ne
menaçait rien mais que de régiments a discretion de peines
affliction et enfin d'un détachement de tous les grenadiers
de l'armée pour mettre tout a feu et au pillage. il n'est pas
possible de representer les embarras et les inconveniens
qu'entrainat l 'execution des ordres de cette nature. le blé
destiné pour les semences ne fît qu'une petite partie de
cette imposition, les bestiaux attelés pour l'agriculture
furent emploiés pour en faire le transport de sorte que les
semaïlles ont été abandonnées ou malfaites et nos bestiaux
qui sont en partie nostre ressource, sont en partie péris
ou mis hors de service par la longueur de ce transport
dont les frais ont d'ailleurs surpassé la valeur de la
fourniture



outre cette désolation generale les provinces de Savoïe
tarentaise et maurienne et en particulier la ville de
chamberi fournissait a la subsistance de l'armée
et à l'entretien d'un nombreux hopîtal et les pressait
en même temps au payement de la taïlle : ce fût dans
ces circonstances que nous apprîmes la descente imprévûe
de n. Souverain. on peut juger de la joie que dût causer
un tel evenement a des sujets qui de tous tems se sont
piqués de zèle et de fidelité pour leur maître et qui
croïant y entrevoir la fin de leur malheur. nous avions
d'autant plus lieu de nous en flatter que nous eume la
satisfaction de voir N. monarq : veritablement attendri
de notre triste situation qu'il adoucit encore par de
fortes assurances que tout ce qui serait fourni à son
armée serait payé conpstant et au plus haut prix.
par l'office du solde ou imputé sur le reste de la taïlle
on a du marqué même (*mot difficile à lire*) des fournitures faites aux
ennemis pour en tenir compte : dans cette confiance à
chaquun s'empressoit à porter ce qui restait à exiger
des contributions imposées par les Espagnol, qui dans leur
retraite en france emmeneront tout ce qu'ils avaient
pû tirer du païs et par la nous nous vimes en même tens
chargé de nourrir deux armées:mais ce qui a été plus
accablant c'est la fourniture et voituré des fourrages
non seulement pour l'entretien de notre armée à mont
mélianr la quelle en consumant plus de 1000 rations
par jour. mais encore pour les magasins d'annecy et
conflans ce qui a causé des frais et des embarras qui ne
peuvent estre compris que par ceux qui conaissent la
situation peu favorable de ce malheureux païs. Il
serait inutile de vous détailler la désolation des environs
de montméliant
Quis talia sando temperat à lacrymis

Source : Archives Départementales de la Savoie, cote FRA073 – 4E 860, *Registre paroissial des Marches*, page 89.

Un autre aperçu du passage de Dom Philippe aux Marches dans le registre paroissial en 1742 par le curé Troïlle :

> Qui le croirât : la chose est néanmoins vraïe je peus le
> dire car je l'ai vû de mes propres yeux dom philippe infant
> d'espagne accompagnée d'une armée de 1000 mille homes
> est arrivé à montmélian a logé chez les Révérends père dominicains
> et son armée a campé le long de l'isere depuis
> montméliant jusqu'aux mortes : après avoir fait
> son entrée par la valoire le 3 7bre (3 septembre). il est arrivé à montmelian
> le 19 et S.A.R (Son Altesse Royale) est venû diner dans une partie de chasse au
> château dicy. ils étaient treize à table et c'est le 25 ainsi
> le certifie le 15bre (15 octobre) sa
> majesté de Sardaigne ayant parû à montmeliant Mrs les espagnols
> se sont retirés, l'arrière garde de 50 homes logée à cette cure
> se retirat vers les trois heures et un quart d'heure après Mr Noiray.
>
> Troïlle curé

Source : Archives Départementales de Savoie, cote FRA073 – 4E 860. *Registre paroissial des Marches*, vues 45 et 46.
Tous les documents ont été transcrits par le groupe généalogie

Appel du groupe de généalogie aux habitants des Marches

Le groupe de généalogie demande votre participation pour
un projet prévu à l'occasion de la commémoration du 11 novembre 1918

Pouvez-vous nous prêter la photographie de soldats de 1914-1918
décédés ou revenus de la première guerre mondiale ?
et ceci rapidement.

Auriez-vous la photographie du banquet des soldats revenus après 1918 ?

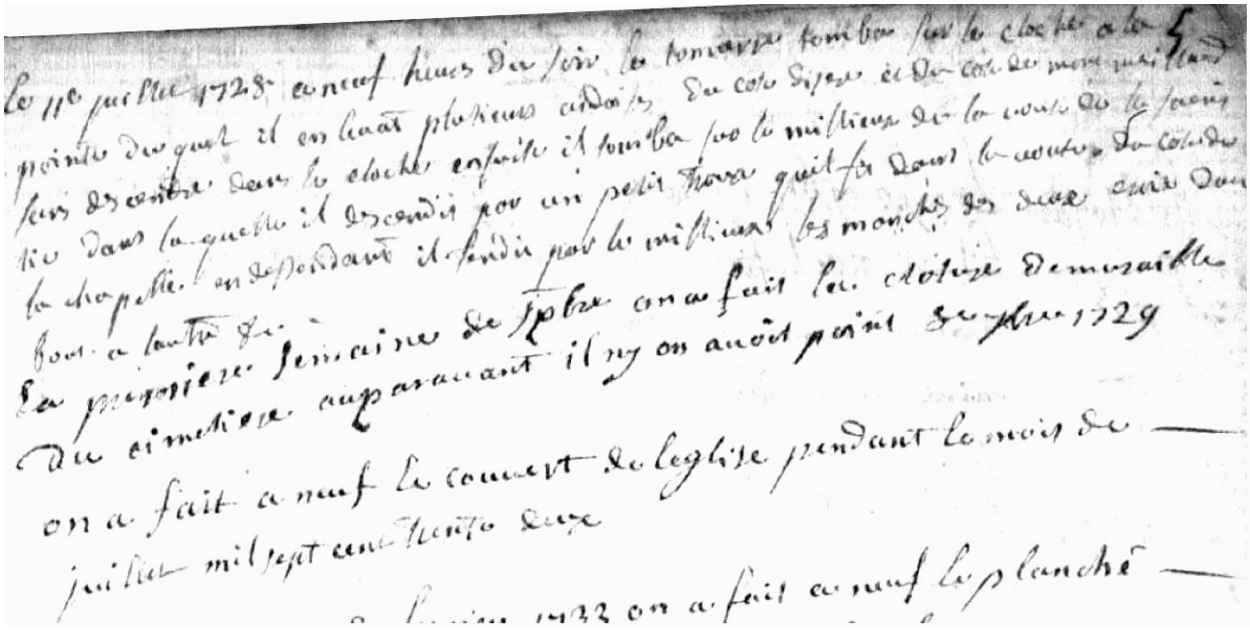
La numérisation de ces documents sera faite avec soin et
nous les rendrons personnellement à chacun.
Téléphone : 04 79 28 08 67

Marie-Odile LAURENT

LA FOUDRE SUR LE CLOCHER

Lorsque nous cherchons des actes d'état-civil dans les registres, nous trouvons des annotations du curé sur ce qui se passe dans le village. Cela concernait la météorologie, l'agriculture, les guerres et bien d'autres sujets.

Voici ce que nous avons trouvé dans un registre paroissial de notre commune : la foudre* est tombée en 1728 sur le clocher de l'ancienne église des Marches dont l'unique vestige est la chapelle des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul encore en vue au fond du cimetière.



Document transcrit par le Groupe de Généalogie :

Le 11ème juillet 1728 a neuf heures du soir le tonnerre
tomba sur le clocher a la pointe duquel
il enlevat plusieurs ardoises du coté de bise
et du cote de monmeillant puis descendit
dans le clocher ensuite il tomba par le millieux de la voûte de la sacristie
dans laquelle il descendit par un petit trou
qu'il fit dans la voûte du côté de
la chapelle en descendant il fendit par le millieux les manches de
deux croix d'un bout à l'autre

Autrefois, à l'occasion d'orages, on attribuait tonnerres et éclairs à la colère divine. On devait alors sonner les cloches, allumer les cierges bénis à la chandeleur, prier pour arrêter l'ouragan.

* Définition de la « foudre » du Dictionnaire LAROUSSE : « *décharge électrique aérienne, accompagnée d'une vive lumière (éclair) et d'une violente détonation (tonnerre), se produisant entre deux nuages ou entre un nuage et le sol* ».

Marie-Odile LAURENT

Source : Archives Départementales de la Savoie, cote 4E 860. *Registre paroissial des Marches*, page 7

DES CROYANCES ETONNANTES

Le phénomène spectaculaire de l'orage et ses manifestations les plus impressionnantes, l'éclair et le tonnerre (ordre chronologique), provoquaient chez nos ancêtres une crainte bien légitime, d'autant plus qu'il est resté longtemps incompris (1).

Aussi avaient-ils imaginé des explications qui ramenaient le mystérieux dans le quotidien des hommes ou des dieux (2). On disait aux enfants - et cela ne rassurait pas qu'eux - que "*le bon Dieu brassait des noix*" (Poitou) ou que "*leur grand-père bousculait des sabots pour leur en choisir une paire*"(Morvan).

Arme divine pour de nombreux peuples, cheval bruyant et ombrageux pour d'autres, il fallait trouver le moyen de s'en préserver : "*le diable ferre son cheval*". Heureusement, on pouvait être prévenu : "*si c'est le Diable qui a inventé le tonnerre, le bon Dieu a inventé l'éclair*" (Franche-Comté).

Comme la foudre était réputée ne jamais tomber au même endroit, il suffisait de porter sur soi une "*pierre de foudre*"... en fait, une hache polie préhistorique trouvée dans un champ ou un fossile de bélemnite ! On renversait une marmite à trois pieds dans la cour de ferme, on plaçait un fer à cheval sur l'étrave d'un navire, ... (3)

On sonnait également les cloches : "*la clochette de l'ermitage de saint-Bupt* [sic] *(en Savoie) dissipait les nuées menaçantes*" note le folkloriste Sébillot au tout début du XXème siècle (4).

En 1728, aux Marches, l'avait-on fait ou trop tard ? Selon le curé, la foudre n'a même pas épargné les croix...
Rabelais l'aurait conseillé, pour protéger le raisin : lorsque Gargantua dérobe les cloches de Notre-Dame de Paris "*ceux de Bourdeaux en Brie [qui] les vouloient achepter pour la substantifique qualité de leur complexion élémentaire […] pour extranciser les halots et les turbines (5) sus nos vignes*".

Jean-Robert DASSÉ

(1) René Descartes, en 1637, avançait : "*la foudre se peut quelque fois convertir en une pierre fort dure, qui rompt et fracasse tout ce qu'elle rencontre*" (Météores, VII).
(2) le tout récent *dictionnaire critique de mythologie*, aux éditions du CNRS, comporte une entrée "tonnerre" qui analyse les multiples conceptions sur l'origine de ce phénomène en les classant comme suit : *action d'un être céleste et divin, armes divines, coups, roulement, chutes de pierres, activité d'un animal, autres êtres ouraniens*.
(3) le premier paratonnerre n'a été installé - par Benjamin Franklin - qu'en 1752.
(4) *Croyances, mythes et légendes des pays de France*, Paul Sébillot, rééd. Omnibus, 2002, (1ère éd. 1904)
(5) *halots et turbines* : orages et ouragans, Gargantua, livre I, chap.XIX (1534)

Lexique patois

S	Sa	Sa	ADJEC. POSSESSIF
	Sabot (un)	Na sôka	NOM
	Saccageur (un)	On sakaji	NOM
	Saint (le)	L'sè	NOM
	Sainte (la)	La sèta	NOM
	Saison (la)	La sézon	NOM
	Salade (une)	Na salada	NOM
	Sale	Kôfe	ADJECTIF QUAL.
	Saleté (une)	Na koféro	NOM
	Salle de bain (une)	Na sola dè ban	NOM
	Samedi	D'sandre	NOM
	Sans	Sè	PRÉPOSITION
	Sans autre	Sè z-otre	PRÉPOSITION
	Sans fausse honte	Sè vargonie	EXPRESSION
	Santé (la)	La santo	NOM
	Sarde	Sorde	NOM PROPRE
	Sarment (un)	Na sarmè	NOM
	Sauge (la)	La sôzhe	NOM
	Saule (le)	L'shôzhe	NOM
	Sauter	Seuto	VERBE
	Sauterelle (une)	On sotario, on seutario On sotreyo	NOM
	Sautiller	Seutèlo	VERBE
	Sauvage	Sarvazhe	NOM ou ADJECT
	Savoie (la)	La Savoé	NOM PROPRE
	Savoyard (un)	On Savoyor	NOM PROPRE
	Savoir	Savé	VERBE
	Savoir (le)	L'savè	NOM
	Seau (un)	On sizelin	NOM
	Sécateur (le)	L'sikater	NOM

	Second (le)	Le s'gon, l'doujéme	NOM
	Seconde (la)	La s'gonda	NOM
	Secours (un)	On sèkor	NOM
	Secrètement	Sè riè dir,s'krètamè	ADVERBE
	Semaine (la)	La sman-na	NOM
	Semblable (pareil)	To parié,sè méme	ADJECTIF
	Semer	Sèno ,s'mo	VERBE
	Semi (le)	Le senon	NOM
	Séminaire (le)	L'séminér	NOM
	S'enfuir	S'èssôvo	VERBE
	Sentier (le)	L'violè	NOM
	Sept	Sat	ADJEC. NUMÉR
	Serpent (un)	Na sarpè	NOM
	Serrure (une)	Na saraye	NOM
SER	Service (le)	L'sarviche	NOM
	Servir	Sarvi	VERBE
	Seuil (le)	L'soya	NOM
	Seuil (le)	L'po d'pourta	NOM
	Seul	Solè	ADJECTIF
	Seule	Solèta	ADJECTIF
	Si	Sé	CONJ ou ADVERBE
	Sienne (la)	La sin-na	PRON. POSSESSIF
	Six	Ché	ADJEC. NUMÉRAL
	Sobriquet (un)	On sobriké	NOM ou surnom
	Sœur (la)	La souéra	NOM
	Soir (le)	La né	NOM
	Soixante	Sèssanta	ADJ. NUMÉRAL
	Soldat (le)	L'seudor	NOM
	Soleil (le)	L'soloè	NOM
	Solitude (la)	La solétuda	NOM
	Sommet (le)	L'sonzhon	NOM
	Son (le)	L'bri	NOM
	Son	Son	ADJE. POSSESSIF
	Son (le) (de blé ?)	L'bré	NOM

	Sonner	S’no	VERBE
	Sonneur (un)	On s'neu	NOM
	Sorte (la)	La seurta	NOM
	Sortie (la)	La sortchia	NOM
	Souci (le)	L’soussi	NOM
	Soue (une)	On bouédè	NOM
	Souffrir	Sofri	VERBE
	Soulier (le)	L’solor	NOM
	Soulier (le gros)	La grola	NOM
	Soupe (la)	La sopa	NOM
	Sous	D'zo	PRÉPOSITION
	Sous	Dozo	PRÉPOSITION
	Souvent	Sovè	ADVERBE
	Spécial	Po k’mè lo-z-otre	ADJECT
	Spécial	Spéchalo	ADJECT
	Spectacle (le)	L’spèktokle	NOM
SUI	Suite (la)	La suita	NOM
	Suivre	Suivrè	VERBE
	Sur	Chi	PRÉPOSITION
	Sûr	Cheur	ADJECTIF
	Sûre	Cheura	ADJECTIF
	Sûrement (indubitablement)	Cheuramè	ADVERBE
	Sur place	chi plasse	ADVERBE
	Surtout	Chito	ADVERBE
	Surveillance (la)	La sorvèyèssa	NOM
	Surveiller	Biè n’arguéto	VERBE
	Surveiller	Sorvèyé	VERBE
T	Ta	Ta	ADJECTIF POSSESSIF
	Taire (se)	S’kéjé	VERBE
	Talus (un)	On tali	NOM
	Tambour (le)	L’tanbor	NOM
	Tandis	Pèdè	LOCUTION CONJ.
	Tant	Tan	ADVERBE
	Tape (une)	Na tapa	NOM

Taper (heurter du pied)	Bôché	VERBE
Taper (une boule)	Bôché	VERBE
Tard	Tor	ADVERBE
Tas (un)	Moé (on)	NOM
Tas (un) (=grand nombre)	Na flopo	NOM
Tas (un) (=grande quantité)	Na flopo	NOM
Tas (un gros …de foin)	On maton	NOM
Tas (un petit…de foin)	On k'shon	NOM
Te faire beau	T'fore bô,brove	LOCUTION VERBALE
Télévision (la)	La télévijon	NOM
Tellement	Tèlamè, tant	ADVERBE
Tellement	Brovamè	ADVERBE
Temps (le)	L'tè	NOM
Tenir	T'ni	VERBE
Tenon (un)	On t'non	NOM
Terrible	Tarible	ADJECTIF QUALIF.
Terriroire (le)	L'téritoére	NOM
Tête (la)	La téta	NOM
Thoiry	Toéri	NOM PROPRE
Thoirzan (un)	On Touérzan	NOM PROPRE
Tilleul (le)	L'teyé	NOM
Tirer	Terié, treyé	VERBE
Tirer (du vin)	Tiro (d'vin)	VERBE
Tirer le diable par la queue	Terié l'andrilye	LOCUTION VERBALE
Tirer le diable par la queue	Terié l'dioble p'la koua	LOCUTION VERBALE
Titan (un)	On titan	NOM
Toi	Tè	PRONOM PERSONNEL
Toile (la)	La téla	NOM
Tomber	Tonbo, karaboto	VERBE
Tomber (dans une pente)	Dégringolo	VERBE
Tomber (face contre terre)	S'abotché	VERBE
Tomme (une)	Na toma	NOM
Tortiller	Tortoyo, vortoyo	VERBE
Toujours	Todlon, totadé, tozhor	ADVERBE
Tour (un)	On tor	NOM
Tour (une)	Na tor	NOM

	Tourmenté	Tormèto	PARTICIPE PASSÉ
	Tourner	Veryo, verié, vriyo	VERBE
	Tourner (la veste)	Torno	VERBE
	Tous	Tô	ADJECTIF
	Tout	To	ADJECTIF
	Tout à coup	To pron kou, to d'on kou	ADVERBE
	Tout d'un coup	To pè on kou	ADVERBE
	Tout de suite	Tot'souita	ADVERBE
	Tout de suite	D'abôr	ADVERBE
	Tout droit	To drè	ADVERBE
	Tout le temps	Toltè, tota dé	ADVERBE
	Tout seul	To solè	ADVERBE
	Toute	Tota	ADJECTIF
	Toutes	Totè	ADJECTIF
	Trace (la)	La shôlo	NOM
	Trace (une)	Na morka	NOM
	Traire	Trérè,treyé	VERBE
	Transi	Zhèlo	ADJECTIF
	Travail (le)	L'trava	NOM
	Travail (le)	L'ouvra	NOM
	Travailler	Travayo	VERBE
	Travailleur (un)	On travayi	NOM
	Travailleuse (une)	Na travayiza	NOM
	Traverser	Travarso	VERBE
	Trébucher	S'èpiadjié	VERBE
	Treize	Tréze	ADJECTIF NUMÉRAL
	Trente	Trèta	ADJECTIF NUMÉRAL
	Très certainement(surement)	Cheuramè	ADVERBE
	Très certainement(surement)	I vo po manko	ADVERBE
	Triangle (un)	On trianglo	NOM
	Trident (un)	Na trè	NOM
	Trier	Triyo	VERBE
	Trois	Tré	ADJECTIF NUMÉRAL
TRO	Trompette (la)	La tronpéta	NOM
	Trop	Trô	ADVERBE

Trou (le)	L'golè	NOM
Trou (un petit..)	Na golèta	NOM
Troué (un vêtement)	Égriya	ADJECTIF
Troupe (la)	La tropa, la treupa	NOM
Troupeau (un)	On tropé	NOM
Turne	La tan-na, l'kambron	NOM

Pour le groupe patois Jean DARDIER et Jean-François REMEC

Bibliothèque

Que dire de l'activité bibliothèque? Peu de chose.

Laissons la minorité silencieuse s'exprimer :
Si les livres pouvaient parler ils vous diraient qu'ils sont entassés, bien au chaud tout en haut de 2 armoires fermées.

Une vie tranquille à l'abri de toute intrusion extérieure, quoique, une fois par mois, régulièrement, un peu de lumière s'offre à eux. Ainsi, il existerait donc un monde extérieur ? Parfois même, une main se présente, frisson : est-ce moi l'élu de ce lecteur ou bien mon voisin, qu'est-ce qu'il aurait de plus que moi ? Erreur, erreur, ce sont nos colocataires envahissants mais chanceux qui ont les faveurs de cette main. Nos colocataires : une liste à la Prévert : vieilles pierres, louche, couteau, gobelets en plastique,vin rouge, vin blanc, biscuits salés rescapés d'anciennes agapes.
Mais chut, pas de bruit, nos livres dorment.

Si les livres pouvaient parler, ils vous confieraient simplement, qu'ils rêvent d'être lus car ils ont beaucoup à dire.

Livres offerts

Tout a commencé en mars 2017 lorsque le courrier de M. Daniel-François RUCHON arrive en mairie. La requête portait sur une recherche d'actes d'état civil de M. Jean RUCHON son arrière grand-père né aux Marches en 1836.

Le groupe de généalogie de l'association sollicité, a pu fournir un arbre généalogique des ascendants de Jean Ruchon. En guise de reconnaissance c'est en décembre 2017, que Marie-Odile Laurent a reçu les **Œuvres de François RUCHON :**

Jules LAFORGUE (1860 – 1887) Sa vie – son œuvre
Editeur : Albert Ciana Genève 1924
(Ce livre sur le poète Jules LAFORGUE est sa thèse de doctorat ès lettres)

HISTOIRE POLITIQUE de GENEVE (1813 – 1907) Tome 1 et Tome 2
Editeur : Alexandre Jullien Genève 1953

Ce savoyard né aux Marches s'est illustré à Genève en histoire et dans les lettres françaises il a été honoré par la ville de Genève en 2015. Il mérite que notre association lui dédie une rubrique « portrait » dans notre prochain bulletin.

Jeanine DUPOUX-PEYSSON

Actualités de l'association

Depuis la parution de notre dernier bulletin de novembre 2017

25 et 26 novembre 2017. L'histoire locale a depuis toujours sa place au salon du livre *Livres en Marches*. Ce salon, organisé par l'association marcherue *Inform'Action*, est devenu notre lieu de rencontre annuel avec nos sympathisants venant de plus loin et nos amis des sociétés savantes de Chambéry et de la Combe de Savoie.

Installation du stand

20 janvier 2018. Assemblée générale de l'association à la salle Saint-Maurice. Forte de ses 82 adhésions, et d'un bilan annuel affirmant son dynamisme et ses finances saines, l'association a plein de nouveaux projets.
Excepté la veillée patoise, « mise en hibernation » pour un certain temps, nous reconduisons les rendez-vous habituels – troc de plantes en avril, conférence en mai, journées du patrimoine le 15 et 16 septembre, commémoration du 11 novembre 1918 et deux nouveaux numéros de notre *Bulletin*.

Assemblée générale janvier 2018

En 2018, nous nous mobiliserons, avec une énergie nouvelle, pour la sauvegarde et la mise en valeur des secteurs historiques de notre village (lire page 3).

28 janvier, présence de l'association à la traditionnelle fête de la Saint-Vincent

Proposition de mots croisés sur la viticulture pour les adultes et sur l'eau pour les plus jeunes !!! Présentation de l'exposition sur l'histoire du mariage en France et en Savoie réalisée par l'association. Une note historique et culturelle bien appréciée par les visiteurs. Deux sujets pas très éloignés, car dans le cadre d'un mariage, le vin d'honneur ne fait-il pas partie intégrante du déroulement de la journée ? Associer le bon vin au bon met à l'occasion du repas est certainement un gage de réussite de la fête.

Cruciverbiste en herbe

22 mars, un après-midi au Foyer Notre-Dame

Une trentaine de résidents du Foyer Notre-Dame et leurs accompagnatrices accueillaient le 22 mars l'association Mémoire et Patrimoine de Les Marches, pour écouter l'histoire du mariage, une des plus vieilles institutions qui ne cesse d'évoluer dans le temps, au fil des époques et des contextes. La conférence était accompagnée d'une exposition présentée sur 13 panneaux, et d'une trentaine de photographies de mariages marcherus prises entre 1900 et 1930, comme de bien entendu ce moment s'est terminé en chansons et par le verre de l'amitié.

Un auditoire attentif

Exposition : "Le mariage en France et en Savoie"

L'association Mémoire et Patrimoine de Les Marches propose une exposition itinérante, en prêt gratuit.. *Thème* : « Le mariage en France et en Savoie ».

L'exposition réalisée par notre association, est un panorama condensé de l'évolution de cette institution ancestrale ; l'institution sociale la plus ancienne qui crée un cadre légal pour fonder une famille et avoir des enfants légitimes.

Descriptif de l'exposition : Deux thèmes et 13 panneaux : l'exposition (complétée d'une frise historique) met en lumière les aspects du mariage et son évolution au cours des siècles, du point de vue législatif et des us et coutumes, tout en essayant de susciter les interrogations et les pistes de réflexions.

Le mariage : institution ancienne, religieuse, civile et ritualisée, en France et en Savoie
1 - Il y a bien longtemps ailleurs (Antiquité)
2 - Institution ancienne …coutumes contrastées
3 - Mariage arrangé, sacralisé et l'amour (Moyen-âge)
4 - En Savoie un code de bonne conduite (Amédée VIII)
5 - En Savoie et en France institution légiférée (XVI et XVIIe siècles)
6 - De la Révolution à la fin du XIXe siècle
7 - Fin du XIXe siècle et lutte pour l'émancipation

Le mariage en Savoie : rites et coutumes
8 - La rencontre
9 - Obligations financières
10 - Le temps des fiançailles
11 - Les préparatifs de la noce
12 - Le jour de noces
13 - La nuit de noces et « Le retour »

Les sources
Archives des Pays de Savoie, articles de chercheurs, maîtres de conférence, universitaires, ouvrages d'ethnologie, bulletins Aredes, et ASSHA, thèses universitaires, Codes civil, ouvrages historiques…

Matériel
13 panneaux de 60x90 (papier photo), 4 œillets/p, crochets pour accrochage sur grilles.

Contact : Noëlle MERLET-DASSÉ